UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

ESSAI
SUR LA CONVERSION
CHRÉTIENNE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 8 juin 1860, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

GUSTAVE CAMBON,

DE MARENNES (CHARENTE-INFÉRIEURE).

STRASBOURG,
TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.
1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0058

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Amour et Reconnaissance.

A MES SŒURS.

Affection profonde.

A MES PARENTS, A MES AMIS.

Attachement, Fidélité.

G. CAMBON.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
JUNG ✻.
REUSS.
SCHMIDT.
} Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
FRITZ,
SCHMIDT,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

LA CONVERSION CHRÉTIENNE.

INTRODUCTION.

En abordant cette étude, nous désirons expliquer aussi nettement que possible ce qu'il faut entendre par *conversion*, au point de vue de l'Évangile.

Considérée dans son origine et dans son principe, elle est l'acte par lequel l'homme, se reconnaissant pécheur et perdu, accepte la grâce que Dieu lui offre et croit en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur; considérée dans sa nature et dans ses résultats, elle est le point de départ d'une vie nouvelle et consiste dans une transformation progressive de l'intelligence, de la conscience et du cœur, opérée par la foi. Placé sous cette influence, l'homme tend vers ce que l'Évangile appelle la sanctification, la perfection.

La conversion nous apparaît dans l'Écriture sous un double point de vue : tantôt comme une *œuvre de Dieu* qui l'accomplit en l'homme par le Saint-Esprit; tantôt comme une *transformation de l'homme* en qui Dieu l'accomplit. Notre but dans ce travail est de nous attacher principalement au second de ces points de vue et d'étudier le *côté humain* de ce phénomène, c'est-à-dire les expériences qui tendent à le réaliser, les dispositions

intérieures qui l'accompagnent, les éléments dont il se compose.

On a voulu mettre en doute la réalité de la conversion. Nous ne nous arrêterons pas à examiner ici les objections qui ont pu être faites à ce sujet; nous les retrouverons plus loin. Pour le moment, nous nous bornons à constater quelques faits qui nous serviront de point de départ :

1° Des hommes dignes de la plus haute estime par leur caractère moral, des hommes qui ont rendu au monde et à l'Église de glorieux services, ont fait profession d'être convertis et ont fait dater de l'époque de leur conversion une ère toute nouvelle de relèvement, de progrès dans la voie du bien. Paul, Augustin, Luther, Pascal, Newton, Oberlin, Félix Neff et tant d'autres qui ont brillé par leur génie, par leur science, par leur piété, ont proclamé ce grand fait. La longue série des serviteurs de Dieu de tous les temps nous offre d'éclatants témoignages à cet égard. S'ils ne se sont pas abusés sur le principe de leur vie spirituelle, s'ils n'ont point été le jouet d'une incroyable illusion, s'ils n'ont pas voulu tromper le monde entier, en s'accordant pour attribuer à un changement mystérieux et divin, ce qui n'était que la suite de leur énergie morale et de leurs propres vertus (suppositions inadmissibles), il faut bien croire à la réalité du phénomène de la conversion.

2° A côté de ces faits fournis par l'histoire de l'Église, l'Écriture nous offre des déclarations positives. Elle enseigne de la manière la plus formelle que la conversion est nécessaire au salut; elle demande au nom de Dieu que tout homme se convertisse; telle était la voix des prophètes de l'ancienne alliance; telle est celle de Jé-

sus-Christ et des apôtres. En outre, les écrivains sacrés nous présentent de nombreux exemples de conversion; ils nous montrent des Églises entières composées d'âmes converties ou faisant profession de l'être. De sorte qu'il faut récuser expressément le témoignage de l'Écriture, ou admettre la réalité du phénomène dont il s'agit.

3° Il y a plus. Si le christianisme n'opérait pas une conversion dans l'homme qui le reçoit, quel serait son but? Quel aurait été le dessein de Dieu en nous donnant une révélation et en la glorifiant par le don de son Fils? Comment cette révélation nous apporterait-elle le salut si elle ne détruisait pas en nous l'empire du péché (1 Jean III, 9) et si elle ne nous fournissait pas les moyens de réaliser une vie nouvelle? Nier la conversion, ce n'est pas seulement effacer de l'Écriture quelques préceptes et quelques faits, c'est renverser le christianisme dans ce qui fait son essence et sa force. Le grand objet de l'Évangile, c'est la conversion du pécheur: si la conversion n'était pas une réalité, il faudrait en conclure que l'Évangile est impuissant à réaliser l'œuvre pour laquelle il nous a été donné.

Ces faits étant posés, nous abordons notre sujet. Cet essai aura deux parties:

La première sera *théorique*. Étudier la conversion en elle-même et dans les éléments qui la constituent: telle sera d'abord notre tâche.

La seconde sera *historique*. Nous confirmerons notre thèse par l'examen de quelques-uns des grands exemples de conversion qui nous sont offerts par l'histoire de l'Église.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Nous avons précédemment essayé de définir en quelques mots la conversion chrétienne. Nous désirons revenir maintenant sur les termes que nous avons employés, pour en bien expliquer le sens et pour en déterminer la portée.

Considérons d'abord les noms principaux dont l'Écriture appelle ce changement.

1° *Μετανοεῖν*, *μετανοια*. C'est là le terme de l'enseignement pratique et populaire. Il est employé par Jean-Baptiste, par Jésus-Christ, et il caractérise tout particulièrement les premières prédications des disciples. Que signifie ce terme? « Nos narrateurs évangéliques ne s'arrêtent nulle part à nous en donner une explication. L'étymologie et la symbolique nous serviront de guides. *Μετανοια* doit être un changement dans le *νοὺς*, dans les dispositions intellectuelles et morales d'un individu. Le terme implique l'assertion de fait d'un état ou d'une disposition fausse et répréhensible, et l'invitation pratique d'en sortir. Il s'agit donc ici d'une idée complexe où l'analyse distingue immédiatement des éléments divers. Cette notion est encore évidemment présupposée par le symbole du baptême en tant qu'il est appelé *βαπτισμα μετανοιας*; ce rite, en effet, consistant dans une ablution, représente l'éloignement de l'impureté et de la souillure, et par suite, la réalisation d'un état exempt de ces défauts. Dans quelques passages on pourrait s'en tenir à la simple notion de repentir, mais, ail-

leurs, l'élément positif prédomine très-certainement[1]. »

La préposition μετα, dit M. Monod[2], a un double sens dans la composition des mots: elle marque tantôt la succession (*post*), tantôt le changement (*trans*). De là deux sens qu'on peut donner à μετανοειν: faire des réflexions *après* avoir agi ou adopter des sentiments *nouveaux*, *se repentir* et *se convertir*. Ces deux significations se touchent, seulement la seconde est plus compréhensive que la première. On peut les réunir dans la notion commune de *se repentir et changer*, et c'est là l'idée que le mot présente dans le langage du Nouveau Testament (Marc I, 15; Luc XV, 7, expliqué par 17 et suiv.; XXIV, 47; Actes III, 19; V, 31; XI, 18; XVI, 20; XVII, 30; XXVI, 20, etc.).

2° Επιστρεφειν ou εσθαι. Dans quelques endroits ce terme accompagne μετανοειν; d'autres fois il se trouve seul ou bien il est suivi des mots επι τον κυριον, etc. Il répond exactement au mot *conversion*. Il marque un homme qui se tourne et quitte le chemin qu'il a suivi jusque-là pour en prendre un autre. Il a deux sens, comme l'expression française à laquelle il correspond: il désigne d'abord une conversion extérieure et visible, qui a lieu lorsqu'un homme échange une religion erronée (paganisme, judaïsme) contre la vérité de Dieu en Jésus-Christ (Actes XIV, 15; 1 Thess. I, 9, etc.); il désigne ensuite le changement intérieur et moral opéré en un homme qui renonce au monde et à lui-même pour s'attacher à la doctrine et à la volonté de Jésus-Christ. Pour le fond, ἐπιστρεφειν est synonyme de μετανοειν (Matth. XIII, 15; Actes III, 19; XXVI, 18, etc.).

[1] M. Reuss, *Hist. de la théol. chrét.*, t. I, p. 192.
[2] *Cours de morale*, 3e partie (Montauban).

Ces deux mots expriment la *nature* de la conversion dans l'homme et nous font connaître en quoi elle consiste; les expressions suivantes nous rappelleront son *origine* ou nous la décriront d'une manière plus énergique.

3° Cette *origine* de la conversion est nettement formulée dans l'entretien de Jésus avec Nicodème (Jean III). Le phénomène lui-même nous est présenté sous l'image d'une *naissance*. *Εαν μη τις γεννηθῃ ἀνωθεν οὐ δυναται ἰδεῖν την βασιλειαν τοῦ Θεοῦ* (3). L'expression *ἀνωθεν* est susceptible de deux sens; elle peut être traduite par *de nouveau* et par *d'en haut;* ce dernier est plus juste. Sans doute, il s'agit bien ici d'une nouvelle naissance, d'une nouvelle vie, contraire en tout point à ce qui existait auparavant, et le terme oppose bien, en définitive, l'état où la grâce nous met à celui où la nature nous avait placés. Cependant le texte insiste moins sur ce caractère de nouveauté que sur l'origine même du phénomène. C'est une naissance *d'en haut :* Dieu en est l'auteur. D'ailleurs le terme *γενηθηναι* signifie plutôt *être engendré* que *naître*, et marque évidemment qu'il s'agit ici de la conversion en tant qu'elle procède d'une action divine. Cette interprétation se trouve parfaitement en harmonie avec toute la suite du récit qui relève surtout le côté mystérieux du phénomène. Cette naissance est signalée plus bas comme dérivant *ἐκ του πνευματος*. Ceux en qui elle a été accomplie sont faits enfants de Dieu : « A tous ceux qui ont reçu Jésus-Christ, il leur a été donné le droit d'être faits enfants de Dieu (*τεκνα Θεου*), savoir à tous ceux qui croient (*πιστευοντες*) en son nom; lesquels ne sont point nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais ils

sont nés de Dieu » (*εκ Θεου εγεννηθησαν*, Jean I, 12, 13).

L'action de l'Esprit de Dieu dans la régénération est profondément mystérieuse : *Το πνευμα ὅπου θελει πνεῖ και την φωνην αὐτοῦ ακουεις, αλλ' οὐκ οιδας ποθεν ἔρχεται και ποῦ ὑπαγει· οὕτως εστι πας ὁ γεγεννημενος ἐκ τοῦ πνευματος* (8). C'est là une comparaison prise dans la nature physique et provoquée par les termes hébreux et grecs (רוּחַ et *πνευμα*) qui signifient également *vent*, *souffle*, *esprit*. Il en est de même du *πνευμα Θεου* que du *πνευμα* physique : le vent souffle et nous ne pouvons ni le voir, ni le diriger, ni dire où il commence, où il finit ; tel est l'Esprit de Dieu qui produit en l'homme la naissance spirituelle ; il est appréciable dans ses effets, mais le mode de son action échappe à l'investigation et à l'analyse. Comme nous ne nous occuperons dans notre travail que du *côté humain* de la conversion, nous n'avons pas à nous arrêter plus longuement sur cette idée qui relève ce qu'il y a de surnaturel dans ce phénomène et qui donnerait lieu à des questions insolubles.

Nous trouvons dans le même récit une autre déclaration importante et qui rentre plus directement dans le cadre de notre travail : *Αμην, Αμην, λεγω σοι, ἐὰν μη τις γεννηθῇ ἐξ ὕδατος και πνευματος, οὐ δυναται εἰσελθεῖν εἰς την βασιλειαν τοῦ Θεοῦ* (Jean III, 5). C'est ici la reproduction d'une idée déjà énoncée (ch. I). Jean-Baptiste avait dit : « Pour moi, je vous baptise *d'eau ;* mais il en vient un autre après moi ; c'est lui qui vous baptisera *du Saint-Esprit* et de feu. » Au baptême d'eau (*βαπτισμα ἐν ὑδατι εἰς μετανοιαν*), qui était le symbole d'un fait intérieur et moral, de la résolution de changer de vie, devait se joindre ou plutôt succéder,

dans la sphère de l'Évangile, un principe étranger à l'homme et divin, venant du dehors pour agir sur lui, le baptême du Saint-Esprit (*βαπτισμα ἐν πνευματι*), ou en d'autres termes l'influence sanctifiante du Sauveur en tous ceux qui vont à lui avec confiance. Cette influence est comparée à un baptême : or, par ce rite, le pécheur était plongé dans l'eau destinée à symboliser la purification intérieure; nous pouvons donc conclure de cette comparaison que, par le baptême spirituel de Jésus, l'homme sera aussi plongé dans l'Esprit, entouré et pénétré de l'Esprit. C'est dans ce milieu que l'âme est appelée à puiser la force et la vie, de même que le corps trouve au sein de l'atmosphère les éléments indispensables à son existence. Ailleurs, il est parlé de l'*Esprit en nous;* et ici c'est l'*Esprit autour de nous;* images différentes quant à la forme, mais exprimant au fond la même idée.

Eh bien! nous retrouvons ici les mêmes termes (*ὑδωρ* et *πνευμα*), employés dans le même sens et représentant, comme la déclaration de Jean-Baptiste, deux grandes phases dans l'œuvre de la régénération. Pour que ce phénomène s'accomplisse en l'homme, il faut : 1° que le pécheur reconnaisse ses misères, qu'il les désavoue, qu'il rompe avec le passé, que tout ce qui est ancien disparaisse, que l'élément impur soit ôté; c'est là le *côté négatif* de la conversion; il est représenté par le mot *ὑδωρ*; 2° que tous les mobiles qui nous ont précédemment dirigés soient remplacés par un nouveau mobile, l'*Esprit de Dieu* (*πνευμα*). C'est dans la communication de ce second élément que réside le *côté positif* de la régénération spirituelle de l'homme. L'âme n'est réellement convertie que lorsque ce germe divin

a été déposé en elle; ce germe procède de Jésus; c'est aux pieds du Sauveur qu'on peut le recevoir.

4° Cette double idée se trouve exprimée dans un grand nombre de passages et constitue ce qu'on appelle la *régénération* (*ἀναγεννασθαι*, 1 Pierre I, 3, 23; *παλιγγενεσια*, Tite III, 5), c'est-à-dire la transformation de l'homme naturellement charnel et asservi au péché, en une nouvelle créature spirituelle et soumise à Dieu. Ce changement est tellement complet, que l'état nouveau est en tous points le contraire de l'ancien et que, au point de vue spirituel, rien ne passe de ce dernier à celui qui doit le suivre : les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles : *εἰ τις ἐν Χριστῷ, καινη κτισις* (2 Cor. V, 17).

Voici maintenant quelques-unes des expressions très-variées dans saint Paul et destinées à décrire en quoi consiste la régénération. Elle est : une *création spirituelle; καινη κτισις* (Gal. VI, 15); *ποιημα Θεοῦ* (Éph. II, 9; *κτιστεντες εν Χριστῷ* (10) ou *κατα Θεον* (IV, 24); *Χριστος ὁ κτισάς* (Col. III, 10; 1 Cor. VIII, 6); un *renouvellement*, et nous offre l'image d'un nouvel homme en opposition avec l'ancien (*καινος, νεος, παλαιος ανθρωπος*, Éph. II, 15; IV, 22 et suiv.); de là les verbes *ἀνακαινοῦσται, ἀνανεοῦσθαι* (Col. III, 10; 2 Cor IV, 16; Éph. IV, 23). La régénération est encore représentée comme un *changement d'habits;* ainsi Paul dit : ôter, déposer le vieil homme, et revêtir le nouveau (*ἐξ-ενδυσασθαι*, Éph. IV, 22, 24); Col. III, 9, 10); et il emploie l'allégorie des différentes parties de l'armure militaire pour décrire les dispositions que doit avoir le chrétien (Éph. VI, 11-17; Rom. XIII, 12; 1 Thess. V, 8; Col. III, 12). Nous trouvons encore une autre figure,

celle d'un *changement de forme* (μεταμορφοῦσθαι, Rom. XII, 2); la nouvelle forme qu'il s'agit de s'approprier est celle de Christ, auquel nous devons dorénavant *ressembler* (συμμορφοι εἶναι, VIII, 29, comp. κατ' εἰκονα, Col. III, 10); l'apôtre dit aussi : *revêtir* Christ (Χριστον ἐνδυσασθαι, Rom. XIII, 14; Col. III, 10).

La régénération est encore considérée comme un *anéantissement*, comme une *mort* de ce qu'il y a de mauvais dans l'homme : λογιζεστε ἑαυτους νεκρους εἶναι τῇ ἁμαρτιᾳ, ζωντας δε τῳ Θεῳ ἐν Χριστῳ Ἰησου (Rom. VI, 11, 13). Les convertis sont morts au péché et vivants à Dieu en Jésus-Christ. Ces deux éléments (mort et renaissance) sont mis par saint Paul en relation directe avec la mort et la résurrection du Sauveur. Le croyant meurt avec Christ, pour ressusciter avec lui; car il y a entre Christ et le croyant une union personnelle et vivante, et l'existence propre de ce dernier cesse par la foi, pour se confondre avec celle du premier. Ainsi, nous trouvons συσταυροῦσθαι, συναποθνεσκειν, συναπτεσθαι, συνεγειρεσθαι, συζωοποιεῖσθαι, συζῆν, être crucifié, mourir, être enterré, être ressuscité, vivre avec Christ (Rom. VI, 4-8; Col. II, 11-13; III, 1; 2 Tim. II, 11; Gal. II, 19; V, 24; VI, 14).

Le même apôtre établit un double parallélisme du baptême avec les deux phases de la régénération et avec la mort et la résurrection de Christ. La mort du vieil homme, l'ensevelissement du Sauveur et l'immersion dans le baptême sont des faits parallèles et corrélatifs, συνεταφημεν τῳ Χριστῳ δια τοῦ βαπτισματος εἰς τον θανατον (Rom. VI, 4; Col. II, 11); et bien certainement la renaissance morale, la résurrection de Christ et la sortie de l'eau le sont à leur tour [1].

[1] M. Reuss, *Hist. de la théol. chrét.*, t. II, p. 160-165.

5° Nous relèverons encore une expression. La régénération est un ἡγιασθαι (1 Cor. VI, 11), c'est-à-dire une consécration à Dieu; les croyants sont ἡγιασμενοι εν Χριστω (1 Cor. I, 2), ἐν πνευματι ἁγιῳ (Rom. XV, 16), etc. Le mot que nous venons de signaler s'emploie quelquefois du commencement de la sanctification, qui est synonyme de la conversion, bien qu'elle en marque aussi le développement progressif (2 Cor. VII, 1); il a deux significations : il désigne quelquefois une sanctification extérieure qui se trouve en tous ceux qui sont unis à l'Église visible de Jésus-Christ; de là l'emploi fréquent du mot ἁγιοι, les consacrés, pour désigner ceux qui appartiennent à la communauté des fidèles; mais il désigne aussi et surtout une sanctification intérieure qui n'a lieu qu'en ceux qui sont unis à Jésus-Christ lui-même, par une foi personnelle et vivante (1 Cor. VI, 11; Jean XVII, 17, etc.). La sanctification devient par cette union l'état normal du chrétien (Rom. VI, 22; 1 Thess. IV, 3 et suiv.; 1 Tim. II, 15, etc.); son principe, c'est l'identification avec Christ, selon cette parole de l'apôtre Paul : ζω δε, οὐκετι ἐγω, ζῃ δε εν ἐμοι Χριστος (Gal. II, 20). Aussi, pour décrire la régénération dans ses effets et dans ses résultats, n'est-il pas besoin de signaler une série de préceptes et de devoirs à pratiquer, quoique le Nouveau Testament le fasse dans la pratique. Non, les régénérés sont morts au péché et vivants à Dieu par Jésus-Christ; c'est désormais l'Esprit de Dieu qui les dirige, les actes de leur vie sont des fruits de l'Esprit (καρπος του πνευματος, Gal. V, 22); ou des fruits εἰς ἁγιασμον (Rom. VI, 22); ou des fruits pour Dieu (Rom. VII, 4). Du fait seul de leur union avec Christ résulte pour eux une vie toute

nouvelle : *ἐν καινοτητι ζωης περιπατησωμεν* (Rom. VI, 4); le caractère essentiel de cette vie est l'obéissance à Dieu (*ζῆν τῳ Θεῳ*, Rom. VI, 11; Gal. II, 19; *τῳ Κυριῳ* Rom. XIV, 8; 2 Cor. V, 15).

Que si nous cherchons maintenant à recueillir des données évangéliques que nous venons de rappeler, quels sont les éléments essentiels de la régénération et les dispositions principales qui accompagnent l'accomplissement de ce phénomène, nous arrivons aux conclusions suivantes :

Il y a dans la régénération trois grandes phases : 1° la *repentance*, qui semble dominer dans le terme de *μετανοια* et qui représente le côté négatif de la conversion ; 2° la *foi*, qui est la tendance générale de la vie spirituelle du chrétien, et qui en est en même temps le principe; 3° la *sanctification*, qui est le résultat de cette vie et marque le but vers lequel cette dernière doit tendre sans cesse.

Quand nous parlons de trois grandes phases, notre pensée n'est pas de partager en trois parties séparées l'œuvre de la régénération. Non; ces trois éléments se pénètrent et marchent souvent ensemble. Nous avons voulu tout simplement indiquer l'ordre logique et naturel qui se présente tout d'abord à l'esprit ; c'est là une sorte de type idéal qui admet dans la réalité des variétés infinies. Mais toujours est-il que ces trois dispositions sont absolument indispensables à l'accomplissement du phénomène; tout homme régénéré les a nécessairement éprouvées, et le plus souvent même dans l'ordre que nous avons indiqué. Nous reviendrons sur le développement de ces éléments divers et sur l'influence qu'ils doivent nécessairement exercer sur

l'homme, en nous plaçant sur le terrain de l'expérience. Mais avant nous avons à faire quelques observations sur les données scriptuaires qui précédent.

La foi nous y apparaît comme le point culminant, comme l'élément essentiel dans l'œuvre de la régénération; sans elle, la repentance serait inefficace et la sanctification impossible. *Foi* et *régénération*, ce sont là deux choses qui ne peuvent aller l'une sans l'autre. Quant à la question de savoir quelle est celle des deux qui se manifeste tout d'abord, nous ne savons pas si elle peut être résolue; ce que nous savons, c'est que celui qui croit est régénéré; et que celui qui est régénéré, croit indubitablement; ce sont là deux faces différentes d'un phénomène qui se passe dans le cœur et qu'il est bien difficile d'analyser.

Quoi qu'il en soit, l'union de la foi et de la régénération est enseignée par l'Écriture. Ce fait résulte évidemment de la plupart des passages que nous avons cités, passages qui nous représentent la conversion comme étant étroitement liée à la foi en Jésus-Christ. D'ailleurs, si nous consultons le Nouveau Testament sur le rôle et les effets de la foi, nous y verrons, que par elle, l'homme obtient : *la rémission des péchés* (Actes X, 43; XXVI, 18; Rom. III, 24, etc.); *la justification* (Jean V, 24; Actes XIII, 39; Rom. III, 25-27; IV, 5; V, 1; Gal. II, 16; III, 8, 24; Phil. III, 9, etc.); *la sanctification* (Actes XV, 9; XXVI, 18, etc.); *l'adoption* (Jean I, 12; Gal. III, 7, 26; 1 Jean V, 1); *le don du Saint-Esprit* (Jean VII, 38, 39; Actes XI, 15-17; XIX, 2, 6; Gal. III, 14; Éph. I, 13); *l'accès auprès de Dieu* (Rom. V, 2; Éph. III, 12); *la vie spirituelle* (Jean XX, 31; Gal. II, 20); *le salut*

(Marc XVI, 16; Jean III, 15, 16; VI, 47; Actes XVI, 31; Rom. I, 16; X, 9; Éph. II, 8; 2 Thess. I, 10; 1 Pierre I, 5, 9, etc.); *la vie éternelle* (Jean III, 15, 16, 36; V, 24; VI, 40, 47; XI, 25; Actes XIII, 48; 1 Tim. I, 16, etc.). Celui qui croit en Jésus-Christ, *ne sera pas confus* (Rom. IX, 33; X, 11: 1 Pierre II, 6); *ne sera pas condamné* (Jean III, 18; Rom. VIII, 1); *ne mourra jamais* (Jean XI, 26); *ne demeure pas dans les ténèbres* (Jean XII, 46); *est né de Dieu* (1 Jean V, 1); *est aimé par Dieu* (Jean XVI, 27); *a l'assurance de son salut* (1 Jean V, 10, 13, etc.). Mais il est inutile de prolonger ces citations déjà trop étendues; c'est encore la foi qui produit l'obéissance à Dieu, l'amour pour Christ, l'amour pour les frères, l'espérance, la confiance, la paix, la joie, la victoire sur le diable et sur le monde; elle est imputée à justice; la vie du chrétien est appelée le bon combat de la foi; la foi est en même temps le principe et le couronnement de cette vie. Nous le répétons donc, la foi est l'élément essentiel dans l'œuvre de la régénération, et la question de savoir comment la régénération s'opère, peut se résoudre par la réponse à celle-ci : comment l'homme parvient-il à la foi? C'est la méthode que nous suivrons dans le chapitre suivant.

Mais une difficulté se présente et nous devons l'aborder sans détour :

D'un côté, et tout particulièrement dans les passages que nous avons cités plus haut, la conversion nous apparaît comme un acte instantané, complet, absolu par lui-même, et ne souffrant aucune modification postérieure, ni aucun progrès. En effet, l'homme régénéré est devenu une nouvelle créature; comme

tel il ne pèche plus : quiconque pèche, n'a pas la foi et n'est pas converti ; par le fait seul de la régénération, le vieil homme n'existe plus ; le renouvellement du nouvel homme est parfait et accompli ; il ne lui manque rien, car il a reçu la forme de Christ ; il est saint ; l'esprit de Dieu habite en lui ; «ce n'est plus lui qui vit, c'est Christ qui vit en lui.» Voilà qui est positif et formel.

Mais voici, d'un autre côté, des déclarations qui semblent contredire les précédentes : «si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous» (1 Jean I, 8) ; et cela s'applique non aux inconvertis, mais aux fidèles et aux régénérés ; tous les hommes, même les membres de l'Église, sont invités à faire mourir le vieil homme et le péché (Col. III, 5 ; Rom. VIII, 13) ; ailleurs (2 Cor. IV, 16), il est dit que l'homme intérieur est renouvelé de jour en jour ; Paul parle (Col. I, 10), d'une croissance dans la connaissance de Dieu, et (2 Cor. X, 15) d'une croissance de la foi ; il invite les croyants à perfectionner la sanctification (2 Cor. VII, 1) ; il prie le Seigneur (1 Thess. V, 23) qu'il veuille bien les sanctifier entièrement ; il parle (Éph. IV, 12-15) de travailler à la perfection des saints, jusqu'à ce que nous nous trouvions tous dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, dans l'état d'un homme parfait, dans la parfaite stature de Christ.... et que suivant la vérité avec la charité, nous croissions en toutes choses en celui qui est le chef, savoir Christ. Et il y a d'autres passages ; tous ceux, par exemple, qui contiennent des exhortations, des encouragements, des avertissements, des reproches.

Comment résoudre cette difficulté et concilier ces contradictions?

Nous ferons observer tout d'abord que la première série de ces passages est la théorie, et par conséquent l'idéal; la seconde nous met sur le terrain de la pratique et de l'humiliante réalité. La première place sous nos yeux le but qui nous est proposé, le résultat vers lequel nous devons tendre sans cesse; il ne faut ni le rapetisser, ni l'appauvrir, ni le réduire à de mesquines proportions, sous prétexte de tout concilier; il faut l'accepter dans toute sa beauté, dans toute sa grandeur; la seconde, nous prenant tels que nous sommes, nous exhorte, nous encourage, nous presse de ne point nous relâcher, mais de nous diriger, avec tremblement et avec vigilance, dans cette voie de sanctification que l'Évangile nous propose. Cette distinction faite, la difficulté disparaît aussitôt, et l'Évangile ne paraît plus se contredire; du reste, l'Évangile comme l'expérience, ne nous montre nulle part un croyant arrivé à un tel degré de perfectionnement que le péché lui soit devenu tout à fait étranger; Christ seul a pu réaliser l'idéal; nous ne pouvons que suivre ses traces, par la foi; et nous nous rapprocherons d'autant plus de lui, que notre foi en lui sera plus grande, et notre union avec lui plus intime et plus réelle.

Cependant il y a un moment où la régénération s'opère; ce moment, c'est celui où l'homme arrive à la foi, et s'unit à Jésus-Christ de toutes les forces de son âme; mais alors la sanctification ne fait que commencer. La régénération est un fait qui a lieu ou qui n'a pas lieu, car elle n'est autre chose qu'un changement

de direction dans la vie, un revirement de chemin; quand l'homme est converti, c'est qu'un germe nouveau est déposé dans son cœur, comme la semence est déposée dans la terre. Ce germe se développe, et la sanctification qui commence, qui grandit comme un arbre à partir du moment où la terre est ensemencée, est évidemment une œuvre progressive et susceptible d'une infinité de degrés. C'est ce que l'expérience et l'Écriture proclament hautement de concert.

La définition que nous avons donnée de la conversion se trouve maintenant justifiée. La *repentance* en est la condition première, et en représente le côté négatif; il faut d'abord que l'homme se reconnaisse pécheur et perdu, et désavoue sa conduite passée; la *foi* en est l'élément essentiel, d'où tout le reste dépend; là réside le principe fondamental de la vie spirituelle du chrétien; la *sanctification* en est le résultat; c'est la marche de l'homme vers l'idéal qui se trouve en Jésus-Christ; la sanctification est progressive; le chrétien est appelé à combattre, à lutter, à courir dans la lice, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la mesure de la stature parfaite de Christ, devenu son modèle, parce qu'il est son Sauveur.

II.

Ces principes étant établis, nous désirons rechercher, en nous plaçant à un point de vue purement psychologique, comment l'homme est graduellement conduit à ce résultat.

Et d'abord, quel est, autant qu'il est possible de le constater, le temps des *premiers commencements* de la conversion? Quels sont les causes diverses qui tendent à la produire?

Nous ne nous occupons pas ici de ce qu'il y a de mystérieux dans l'accomplissement de ce phénomène; nous n'avons pas la prétention d'expliquer ce qui est inexplicable. En effet, nous l'avons déjà fait remarquer, la conversion peut être considérée comme une *œuvre de Dieu* accomplie dans l'homme par le Saint-Esprit, et à ce point de vue, nous ne pouvons que dire avec saint Paul: « ce n'est ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu qui fait miséricorde. » En présence des données scripturaires, il est difficile d'échapper à ce principe, confirmé d'ailleurs par l'expérience. Dans une même famille, par exemple, et sous des influences semblables, un frère se convertit et l'autre est entraîné dans la direction contraire; la parole qui tombe d'une chaire chrétienne va trouver l'accès d'une conscience, de la plus endurcie peut-être, lorsqu'un grand nombre de cœurs dans le même auditoire, demeurent fermés aux appels de l'Évangile; ici, des dispositions qui semblent favorables ne produisent pendant longtemps aucun résultat positif et sont comme frappées de stérilité; ailleurs des impies sont subitement transformés, sans qu'on puisse dire de quelle manière leur régénération a été opérée. « Il y avait plusieurs lépreux au temps d'Élie, et cependant un seul fut guéri; il y avait plusieurs veuves, et le prophète ne fut envoyé qu'à une seule. » Il est impossible de rendre compte de tout dans l'œuvre de la conversion, car à son origine même se trouve un élément étranger à l'homme, un principe mystérieux, une action souveraine de Dieu dont nous ne pouvons juger que les résultats: « le vent souffle où il veut et nous en entendons le bruit; mais nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va; il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit. »

Cependant, à côté de cet élément étranger et divin, qui échappe à l'analyse, et quelque part qu'on lui fasse, la conversion présente aussi un élément humain et personnel; elle se rattache à des expériences, à des convictions, à des sentiments qu'il est facile de déterminer, et en dehors desquels elle ne pourrait avoir lieu. C'est en nous restreignant à ces limites que nous essaierons de répondre à la question précédemment posée.

Or, à la base de toute conversion apparaissent deux grandes vérités. Nul n'a jamais été converti sans les avoir admises d'une manière plus ou moins consciente; nul ne saurait les admettre sérieusement sans arriver tôt ou tard à la conversion. Ces deux vérités fondamentales sont *la déchéance de la nature humaine* et *la sainteté de Dieu.*

Nous n'avons pas à confirmer ici ces deux principes; nous nous bornons à constater que l'idée même de conversion les présuppose l'un et l'autre. Tant que l'homme se méconnaît lui-même et s'imagine posséder une justice suffisante pour se présenter devant le Seigneur, tant qu'il se fait sur Dieu des idées fausses ou incomplètes qui couvrent d'un voile les perfections du Très-Haut, il n'y a pas de conversion possible. Le péché, s'il existe, n'est plus alors que l'effet des bornes de notre nature, la prépondérance de la nécessité physique sur la liberté humaine, une simple imperfection, que sais-je? tout, excepté ce qu'il est en réalité, une révolte contre Dieu. Quant à Dieu lui-même, bien loin d'avoir les yeux trop purs pour voir le mal sans le punir; bien loin d'être pour la société des âmes ce que sont les rois de la terre pour le respect de l'ordre établi dans les sociétés civiles, il laisse avec une indifférence profonde ou une indul-

gence sans limites, marcher l'homme comme son cœur le mène et il ouvre à tous les enfants d'Adam les portes de son royaume. Comment parviendrait-on à la conversion avec de pareilles vues? On n'en sent pas plus le besoin qu'on n'a la force d'y travailler; l'expérience à cet égard est parfaite, personne ne s'est jamais converti dans ces conditions-là.

Mais, si l'homme s'est fait une juste idée de sa misère morale; si la sainteté de Dieu lui est apparue dans tout son éclat; si la voix de la conscience a retenti éclatante et terrible au fond de son âme troublée; s'il a compris tout ce qu'il y a de désespérant dans cette antinomie, corruption de l'homme et sainteté de Dieu, antinomie qu'aucune puissance humaine ne saurait faire disparaître et qui ouvre la triste perspective d'une souveraine réprobation,.... il est déjà sur le chemin de la conversion, car dans cet état, la foi seule pourra lui donner le repos; et il parviendra d'autant plus sûrement à ce résultat, que la double conviction dont nous avons parlé aura été plus profonde et mieux sentie. Telle est la loi de l'Évangile: pour que l'homme devienne une nouvelle créature, il faut qu'il descende premièrement au fond de lui-même pour se connaître et s'humilier dans le sentiment de son impuissance. « *Descendite ut ascendatis* » a dit saint Augustin (Conf. IV, 12). C'est là l'unique chemin du ciel.

Nous sommes profondément convaincu que ces deux vérités, *la déchéance de la nature humaine* et *la sainteté de Dieu* forment la base sur laquelle repose tout christianisme vivant; ce dernier n'a plus de point d'appui et s'écroule si cette base lui fait défaut; il demeure dans toute sa puissance si elle subsiste. La prédication

de l'Évangile présuppose le sentiment d'une culpabilité que l'homme de lui-même ne saurait expier et détruire : là réside la condition fondamentale de la foi et de la régénération.

Mais cette conviction profonde et salutaire n'a pas lieu sans des expériences préparatoires plus ou moins longues. Le sentiment du péché doit être nécessairement précédé du *réveil de la conscience;* car l'homme irrégénéré vit communément dans un état que l'on peut à bon droit appeler du nom de *sommeil;*.... l'Écriture emploie souvent l'expression plus sévère de *mort.* De même qu'un homme endormi ne s'aperçoit pas de ce qui se passe autour de lui, ainsi celui dont nous parlons ne saurait avoir une véritable connaissance de son état devant Dieu. Que le chemin qu'il suit mène à la vie ou à la mort, que Dieu l'approuve ou le condamne, c'est ce qui n'intéresse ni ne préoccupe son esprit tout absorbé par les choses de la vie présente. Sans doute, il peut y avoir des degrés dans ce sommeil; il est plus profond chez les uns que chez les autres, mais tous en définitive ont besoin qu'un avertissement quelconque les porte à s'occuper, à s'inquiéter, à s'effrayer enfin d'eux-mêmes. Aussi, toutes les conversions se rattachent-elles à quelque cause extérieure que Dieu fait concourir au triomphe de la vérité.

C'est dans ce réveil de la conscience que réside peut-être le côté le plus mystérieux de la conversion. En effet, tout y est involontaire ou à peu près; les premières impressions ne sont ni cherchées, ni prévues. D'autre part, il présente des variétés infinies dans les moyens à l'aide desquels il a lieu, dans le caractère dont il est revêtu, dans le temps où il s'opère, dans le degré de force de

son influence, etc. Cependant, si le premier moment de ce réveil est involontaire, le second ne l'est pas; et si l'on trouve sur ce point des variétés infinies, il y a aussi dans le développement de ces premiers germes de conversion un ordre logique et naturel, dont on peut, dans une certaine mesure, indiquer les phases principales.

Mais pour saisir en quelque sorte à leur début et pour suivre dans leur progrès ces premiers éléments de la régénération, il faut tenir compte des différences essentielles de moralité ou de vues qui caractérisent les hommes que l'Évangile appelle à la conversion. Nous essaierons donc de les grouper autour de trois ou quatre classes principales:

1° Il en est qui, le sachant et le voulant bien, vivent ouvertement dans le péché, dans un état de pleine révolte ou d'audacieuse incrédulité, ne pensant pas que Dieu, s'il existe, s'occupe des hommes, ou se réservant, si c'est chose nécessaire, de changer plus tard de pensées et de vie.

2° D'autres, au contraire, doués d'heureuses dispositions naturelles ou placés sous une bonne influence, ont pu éviter ces chutes profondes qui mettent à nu la corruption humaine et réaliser aux yeux du monde une vie honorable et sans reproche. De là, une fausse confiance dans leur propre justice; parce qu'ils s'approuvent eux-mêmes et sont approuvés des hommes, ils se figurent qu'ils doivent l'être aussi de Dieu, confondant ainsi deux choses bien différentes, la vertu selon les hommes et la sainteté selon Dieu.

3° D'autres encore admettent en théorie le double fait de la misère morale de l'homme et de la grâce de

Dieu en Jésus-Christ; mais ils l'admettent sans profondeur et sans réalité. Ils ont pris la surface pour le fond, les mots du Christianisme pour le Christianisme lui-même et s'en tiennent à un stérile formalisme.

4° Il en est enfin chez lesquels il s'est opéré une incomplète ou apparente conversion. Jusqu'à un certain point ils ont reçu des impressions salutaires et cru à l'Évangile. Cependant ils ne se sont pas entièrement placés sous l'influence de l'Évangile et ne se sont pas donnés sans réserve à Jésus-Christ par la foi. De là un demi-christianisme, ouvertement concilié avec des dispositions mauvaises: l'orgueil, l'envie, l'avarice «qui est une idolâtrie», etc.

Ces distinctions étant faites, quel est pour chacune des quatre classes que nous avons énumérées, le premier pas dans la voie de la conversion? Comment s'accomplit ce phénomène?

Les hommes qui vivent ouvertement dans le péché et qui sont parvenus à endurcir leur conscience de telle sorte qu'ils semblent ne plus craindre Dieu, ne sont pas au fond ce qu'ils paraissent être. Tantôt les dégoûts, les remords, des préoccupations vagues ou profondes les troublent et les agitent; tantôt des circonstances extérieures les portent à réfléchir sérieusement sur leur état; ce sera, par exemple, ou une prédication, ou une lecture, ou une conversation, ou un événement quelconque revêtu d'un caractère propre à frapper la conscience. «Dieu est grand en force et abondant en moyens.» Les afflictions surtout produisent ce résultat. Dans une multitude de cas enfin, ces hommes subissent des impressions qui, à force de se reproduire, les ébranlent et les prédisposent à de salu-

taires influences. Le bonheur pour lequel nous nous sentons créés n'est pas de cette terre ; nous avons tous plus ou moins à y souffrir ; il n'est personne qui n'éprouve par moments l'insuffisance de cette vie ; mais cela est particulièrement vrai de celui qui s'adonne au péché. Le vide, les mécomptes, la lassitude, trouvent un accès d'autant plus facile dans son cœur qu'il cherche des jouissances moins relevées. Dans ces circonstances il en est sans doute et beaucoup qui s'endurcissent complétement, deviennent insensibles à tous les avertissements de Dieu et tombent dans un état de léthargie morale, de mort spirituelle qui semble sans ressource. Nous n'avons pas à nous occuper d'eux ici. Mais il en est d'autres dont la conscience se réveille graduellement sous l'empire des circonstances dont nous avons parlé. La vérité leur apparaît alors comme ces abîmes que des éclairs rapides font entrevoir au voyageur surpris par l'orage et la nuit sur le sommet d'une montagne ; et de même que le voyageur ainsi averti n'avance qu'en tremblant pour éviter une chute mortelle, la vérité se montrant par intervalles aux regards du pécheur égaré, lui fait entrevoir l'abîme creusé sous les pas et sur les bords duquel il marchait avec tant de légèreté. Il serait impossible de faire un tableau complet de ces expériences successives qui finissent par ouvrir les yeux de l'homme aveuglé. Cependant on peut, dans une certaine mesure, signaler les phases principales de la métamorphose que nous étudions.

La première de ces phases consiste dans ce que nous pourrions appeler *les doutes de l'incrédule sur ses propres doutes*. La foi est pour le chrétien « une repré-

sentation des choses qu'il espère et une démonstration de celles qu'il ne voit point ; » par elle « il sait avec une entière certitude. » Rien de pareil pour l'incrédule. Quelle que soit la fixité apparente de ses principes et l'assurance avec laquelle il les professe, ces derniers ne reposent que sur des doutes, et sur des doutes dont la légitimité est bien loin d'être démontrée. En définitive, « il ne sait pas » ; tel est son grand argument contre les vérités religieuses. Il s'en contente dans le cours ordinaire de la vie ; mais c'est là une arme à deux tranchants qui peut le blesser lui-même. Aussi, dans bien des cas, est-il assailli par des inquiétudes indéfinissables, par des troubles intérieurs auxquels il ne saurait échapper. Il ne sait pas ! Mais, si contre ses prévisions, c'est la vérité qu'il repousse, quel sera le résultat de cette méprise ? Il sent alors trembler le sol sous ses pieds et s'il n'ose pas avouer encore les tourments que ces doutes lui inspirent, leur action n'en est pas moins puissante ; il lui est impossible d'étouffer complétement les craintes qui grondent sourdement au fond de son être ; elles renaissent sans cesse et de plus en plus douloureuses : l'œuvre de la régénération est déjà préparée.

A cette première phase, en effet, et lorsque ces premiers germes ne sont pas étouffés dès leur naissance, il en succède tout naturellement une autre : les grandes vérités religieuses deviennent probables. Des réalités que l'incrédule ne saurait nier font de temps à autre pencher la balance du côté de la foi. N'eût-il à rendre compte que du fait de conscience, il ne le pourrait pas dans l'état où il se trouve. Quelle est cette voix intérieure dont le témoignage est si puissant ? D'où viennent ces

remords et ces dégoûts qui suivent de si près l'accomplissement du mal? Pourquoi ce mal, abstraction faite des funestes conséquences qu'il entraîne, ne rend-il jamais parfaitement heureux? Pourquoi la vertu est-elle revêtue de tant de charmes aux yeux de l'incrédule lui-même et ne peut-il estimer que ce qui est conforme à la loi morale? Pourquoi le sort de tout homme mourant dans l'impiété et dans le vice lui inspire-t-il je ne sais quelle terreur secrète, quand la mort du croyant paraît si douce et si paisible? Toutes ces considérations, que nous pourrions multiplier, font impression sur l'âme de l'incrédule déjà ébranlé; et il n'en est pas qui ne s'avoue, dans cet état, que la vérité de la religion est infiniment plus probable que toutes ces négations mises en avant sous l'empire de l'ignorance ou de l'immoralité, de l'une et de l'autre peut-être.

Il vient ensuite un moment après lequel ces grandes vérités religieuses non encore démontrées, mais vaguement pressenties, paraissent souverainement désirables. Que ferait l'homme s'il n'y avait pas d'avenir quand le présent lui échappe ou le désole? Comment se soustraire alors au découragement ou au désespoir? Le chrétien est soutenu et fortifié contre les épreuves de la vie par les priviléges de la foi et les espérances de l'immortalité. Mais ces impressions de mécontentement, ces malaises profonds que ressent si souvent l'homme sans croyances, qui les effacera? Où pourra-t-il trouver la satisfaction des désirs et des aspirations de son cœur? C'est ainsi qu'il en vient à désirer avec ardeur cette immortalité, cette autre vie, qui seule peut répondre aux impérieux besoins de son âme.

Quand enfin l'incrédule a soupiré après la véritable

vie et qu'il a pu bien que de loin contempler la gloire et la beauté du sanctuaire, il est préparé à une recherche plus sérieuse de la vérité. Alors la lumière se fait graduellement au dedans de lui et tout semble s'unir pour le convaincre : les troubles et les désirs de son âme, la paix des croyants dont il ne peut pas jouir, leurs œuvres qu'il ne sait encore ni aimer, ni faire, les souvenirs de l'enfance, les prédications, les lectures de la Bible, la voix d'une mère, d'un enfant, les accents profondément vrais de l'amitié, l'action de plus en plus sentie du Seigneur, les appels mystérieux de l'amour divin, tout vient lui dire et lui redire avec des paroles plus pénétrantes qu'une épée à deux tranchants, ce que ses expériences antérieures l'avaient déjà porté à croire. On pourra dès lors constater chez l'incrédule un double résultat : *son esprit sera éclairé;* il verra les choses sous un jour tout nouveau; il aura des convictions toutes nouvelles, une foi qui n'aura pas existé auparavant à l'égard des vérités fondamentales de la religion, telles qu'elles sont révélées dans les Écritures : la loi de Dieu, le jugement, les obligations de l'homme, son état de péché, etc. — Mais en même temps *son cœur sera gagné :* il sentira enfin la nécessité absolue de s'occuper de son salut et de sa sanctification personnelle.

Ainsi préparé, l'incrédule pourra se tourner vers Dieu, si toutefois il répond aux avertissements qu'il a reçus, et s'il donne suite aux besoins de sa conscience réveillée...

III.

La conversion n'est pas opérée par le fait seul du réveil de la conscience. Mais alors apparaissent dans toute

leur réalité les deux principes fondamentaux que nous avons établis : l'homme se sent écrasé sous le poids de sa *misère morale* et de la *sainteté de Dieu*. Ce n'est qu'après avoir expérimenté ces deux principes qu'il peut, en toute humilité, avoir recours à l'Évangile et accepter *la grâce qui sauve et qui délivre*. Par l'acceptation de cette grâce et dans la foi qu'elle fait naître, la régénération s'accomplit et l'œuvre de la sanctification commence véritablement.

Recherchons maintenant quelle influence doivent nécessairement exercer ces trois grandes vérités.

Je suis pécheur. — Dieu a établi un ordre dans le monde moral comme dans le monde matériel. Cet ordre est déterminé par des lois conformes à la nature même de Dieu et qui ont présidé à la formation de son œuvre. Or, cet ordre je le détruis; ces lois, je les viole continuellement. Il y a dans mon cœur une tendance contraire à cet ordre et à ces lois. Cette tendance domine tellement ma volonté que je fais le mal, même quand je ne le voudrais point. — J'admire la loi de Dieu dans l'homme extérieur, c'est-à-dire dans ma conscience, quand aucune passion ne me sollicite; je me sens attiré de ce côté par un secret penchant; mais la convoitise est là, elle veut être apaisée; alors, le combat commence entre la convoitise aveugle et forte et le sentiment du devoir qui est bientôt troublé; la lumière qui est en moi s'obscurcit aussitôt et je cède à mes mauvais penchants. Ce combat, avec ses défaites répétées, a lieu non seulement de loin en loin, dans les moments décisifs de la vie, mais tous les jours, à toutes les heures. Je ne m'abuse point à cet égard; je ne suis point sous l'influence d'une triste illusion en reconnais-

sant en moi cet état de déchéance morale; c'est après un examen attentif, ou plutôt après des expériences prolongées que je me suis jugé. Je trouve en moi l'envie, la jalousie, les dispositions à la colère, à la vengeance, à l'égoïsme. Il m'est démontré que le contraire de la loi morale me dirige souvent et je puis en toute vérité rendre à une nature déchue un témoignage analogue à celui que se rendait le plus grand des apôtres, qui s'appelait aussi le premier des pécheurs (Rom. VII, 9-25).

Dieu est saint. — Ces dispositions au mal et les actes qui en sont la conséquence, il ne saurait ni les approuver, ni les tolérer, car il se désavouerait ainsi lui-même. Dans l'état où je me trouve, je dois m'attendre à une juste et souveraine réprobation. Il faut que mon être soit renouvelé, que ma vie prenne une tout autre direction. Toutefois, c'est en vain que je tente de parvenir à ce résultat; je ne puis pas complétement triompher de moi-même; je ne puis pas combler l'abîme qui me sépare de Dieu; sa sainteté est une barrière infranchissable qui me ferme l'entrée de son royaume.

C'est après cette expérimentation qui se prolonge souvent, que l'homme qui doit se convertir, désolé, découragé, après avoir tenté peut-être mille moyens de relèvement, comprend qu'il n'a d'autre ressource au monde que la *grâce de Dieu.* Il est évident que lorsqu'un homme est parvenu à ce point et qu'il voit d'une part sa perte certaine et inévitable; de l'autre, un moyen de salut que Dieu lui offre gratuitement, il doit se jeter avec transport dans le sein de la miséricorde divine; il est évident aussi qu'il répondra à cette miséricorde par une reconnaissance infinie, par un attache-

ment sans bornes; et que ce sentiment, qui n'est autre que la foi en Jésus-Christ, deviendra le principe d'une vie toute nouvelle.

Nous ne nous proposons pas de démontrer ici la divinité de l'Évangile, bien qu'elle doive ressortir comme une conséquence de cette thèse. Nous ne devons pas non plus prouver directement la corruption de la nature humaine, la sainteté de Dieu et sa miséricorde, telles que les proclame le christianisme. Nous supposons ces trois vérités admises et nous voulons établir que la conversion de l'homme est le résultat de ces principes.

En effet, comment pourrait-on trouver en soi le mal, et par suite, le sentiment de la condamnation, sans angoisse et sans douleur? Comment pourrait-on poursuivre volontairement une vie, qui mène à la seconde mort, à la colère de Dieu? Qu'un jour, dans un accès d'entraînement, on s'oublie, on veuille lutter contre sa propre conscience et contre Dieu, c'est possible et cela se voit, hélas! trop souvent. Mais qu'on se décide à continuer une vie funeste et misérable, à rendre cette misère éternelle; à changer sciemment et volontairement en désespoir les espérances de l'immortalité, cela ne saurait être admis. Ce suicide moral, cette abjuration de toutes les nobles pensées, des hautes aspirations du cœur, nous paraît avoir été rendu impossible par la bonté divine. Quand nos premiers parents tombèrent dans le péché, ils voulaient *devenir comme des dieux.* Quand, dans le cours ordinaire de la vie, l'homme se laisse tenter, c'est qu'il est plus ou moins sous le charme d'une illusion analogue; c'est ainsi que s'explique le péché; il séduit par de sé-

duisantes promesses, par de trompeuses apparences. Que si par moments la dépravation de l'homme va plus loin encore et qu'elle lui dise : marche comme ton cœur te mène, sans t'inquiéter de l'avenir; c'est toujours parce qu'elle essaie de jeter des doutes sur la réalité de cet avenir.

Mais tout cela est impossible avec la persuasion sérieuse et sincère des vérités admises et des expériences faites. Il s'agit ici de pécheurs sachant que le méchant fait une œuvre qui le trompe, et assez expérimentés pour comprendre que l'homme en péchant, au lieu de *devenir comme un dieu*, tombe dans le plus humiliant esclavage. Et enfin, en supposant qu'ils voulussent malgré tout passer outre, ils seraient bientôt arrêtés par le dégoût et les remords. Fille de l'incrédulité pleine de ténèbres, la corruption fuit honteuse devant les lumières de la foi. Il faudra ainsi de deux choses l'une : ou bien l'homme renoncera au sentiment que le péché est un désordre, un mal moral, une violation de la loi de Dieu; qu'il est pour l'âme ce qu'est la dissolution pour le corps; que Dieu doit le repousser, le condamner, le maudire... et alors il ne se trouve pas dans les conditions supposées dans notre travail : nous n'avons pas à nous en occuper ici;... ou bien, l'homme gardera en lui-même ces vérités pleines de force et d'évidence; et alors, vivre dans le péché, c'est se condamner à des tortures morales de chaque jour et de chaque instant. Cette aberration ne se comprend pas.

Diverses forces tendent sans cesse à éloigner l'homme du mal : le sentiment de ce qu'est le péché en lui-même et de l'influence qu'il exerce, qu'il tend à exercer de plus en plus; les remords de la conscience, de cet

accusateur aux regards duquel on ne peut se dérober; les dégoûts, les amertumes que le péché entraîne après lui; la crainte de la justice de Dieu; les terreurs du jument à venir. Aussi fait-il des tentatives désespérées pour briser ses chaînes et pour terrasser l'ennemi qui le tient subjugué; mais ces tentatives sont suivies de chutes et de rechutes qui aggravent ses douleurs. Il a recours à tous les moyens possibles pour surmonter ses inclinations, mais l'inefficacité de ses efforts le conduit à un découragement qui touche bientôt au désespoir. Nous ne décrivons pas ici des effets imaginaires. Le sentiment de la déchéance de l'homme et celui de la sainteté de Dieu conduisent là. Que faire, où trouver un refuge, quand on porte avec soi, dans son propre cœur, le plus perfide et le plus entraînant des ennemis?

C'est du sein de ce désespoir que l'homme peut comprendre enfin la grâce gratuite, et c'est par l'intelligence de cette grâce, par la confiance qu'elle lui inspire, ou, en d'autres termes par la foi en Jésus-Christ que le pécheur peut se dire: j'étais perdu et je suis sauvé.

Nous l'avons reconnu, il y a dans le fait de la conversion un côté mystérieux qui échappe à l'analyse; mais aussi un côté appréciable, un phénomène visible et s'accomplissant sous nos yeux. Un homme est changé, transformé, régénéré; nous le voyons, nous le constatons. Il est impossible de s'y méprendre, le renouvellement de ses pensées est réel, sérieux, profond. Qui pourrait nier ce fait? — Mais comment s'est-il opéré? Dieu seul le sait parfaitement. « Le vent souffle où il veut, et nous en entendons le bruit; mais nous ne savons d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout

homme qui est né de l'Esprit. » Il nous dira lui-même : C'est le sentiment de ma misère et celui de la miséricorde de Dieu, c'est la foi, c'est le Saint-Esprit. Mais comment tout cela a-t-il agi sur lui? Le pourquoi, le comment nous échappe ; car il y a dans les profondeurs de l'âme d'insondables secrets. Nous savons bien ce qu'ont éprouvé ceux qui viennent nous raconter l'histoire de leur conversion. Mais pourquoi l'ont-ils éprouvé quand tant d'autres ne l'ont pas senti?... Encore une fois, nous n'en savons rien.

Aussi n'est-ce pas ce que nous nous sommes proposé de chercher. Nous maintenons seulement que dans les cas où l'œuvre de Dieu s'opère, elle se fait par les causes que nous avons indiquées, que la conversion découle de ces causes comme une conséquence d'un principe : c'est là toute notre tâche.

Qu'est-ce qui porte l'homme, en général, à renoncer à une entreprise, à un projet, à un sentiment? La conviction qu'il est engagé dans une voie funeste. Or, c'est ici le cas : l'homme, par les expériences que nous avons énumérées, a été conduit à reconnaître que le péché fait son malheur et compromet son avenir. Qu'est-ce qui fait en second lieu que l'homme, non content d'abandonner une entreprise compromettante, s'attache à une entreprise meilleure? L'assurance que cette dernière lui donnera ce qu'il avait inutilement cherché dans une autre voie. Or, c'est encore ici le cas; l'homme éprouve de plus en plus qu'il y a dans l'absence du péché, dans le perfectionnement moral, dans l'amour de Dieu, des sources de félicité en harmonie avec sa nature et ses destinées.

Il faut donc admettre des causes intellectuelles et

morales, opérant les effets déterminés par nous. Ou bien, qu'on supprime la triple connaissance de la déchéance humaine, de la sainteté de Dieu, de la grâce; ou bien, l'action de ces principes sera incessante sur l'homme et il parviendra à la troisième phase de la conversion. Poursuivi par le sentiment de la condamnation, il se refugiera dans les bras de l'amour divin, manifesté en Jésus-Christ. Il aimera celui qui l'a aimé le premier. On ne saurait nier la conséquence dès qu'on a admis le principe.

Qu'on remarque bien que nous ne refusons pas à l'homme le pouvoir de résister à cette évidence acquise, et de persévérer encore dans le péché, malgré de douloureuses expériences. Mais pour les âmes converties, ces expériences, fruits des trois vérités que nous avons énumérées, sont les causes d'où découle l'effet constaté, que l'Évangile appelle la conversion.

Dieu agit en l'homme par le Saint-Esprit, pour le faire croire en Jésus-Christ; il lui accorde la foi pour lui faire agréer le divin sacrifice. La Parole de Dieu, puissante et efficace, l'éclaire, le guide, le fortifie puissamment. Cette action invisible de Dieu s'ajoute, sans que nous puissions dire comment, au fait psychologique et moral des trois vérités admises. Mais le résultat est visible : un changement a eu lieu; une transformation s'est opérée; la conversion s'est accomplie. Sur ce point là, il n'y a pas de doute possible ; c'est un phénomène qui tombe sous les sens et dont on ne saurait nier la réalité.

IV.

L'étude que nous venons de faire s'applique égale-

ment aux trois autres classes de personnes dont nous avons parlé. Le point de départ n'est pas le même; mais elles sont conduites au même résultat, aux mêmes vérités par des expériences diverses; et c'est quand elles ont admis ces mêmes vérités que la conversion s'opère.

Les hommes qui se font illusion sur l'étendue de la loi morale et sur leur état spirituel, ne peuvent évidemment être convertis tant que la conviction de péché n'a pas été produite. Ceux qui se croient en santé, quelque grave que soit leur maladie, n'appellent pas le médecin. Il faut à tout prix et tout d'abord déchirer le voile qui couvre la corruption du cœur. En général, et bien qu'ils aient été dans plus d'un cas, employés avec fruit, les raisonnements ont moins d'efficacité que l'expérience. Tant qu'on se borne à discuter, l'homme trouve je ne sais quel attrait dans la résistance et dans la contradiction. Mais, quand l'expérience a parlé, quand la conscience s'est fait entendre, quand l'homme a vu de ses yeux et touché de ses mains sa profonde misère, alors confondu et humilié, il ne conteste plus. Que faut-il donc pour que les hommes remplis du sentiment de leur propre justice, soient convertis? Qu'ils soient dépouillés de cette propre justice; qu'ils en comprennent le néant; qu'ils se connaissent tels qu'ils sont, c'est-à-dire pécheurs et perdus, et l'œuvre de la régénération s'accomplira comme précédemment, par le sentiment de la miséricorde de Dieu, et par la foi que ce sentiment provoque.

Serait-il utile, après ce qui précède, d'indiquer comment peut s'opérer la conversion de ces formalistes qui admettent les mots de péché, de misère, de condamnation, de grâce, de foi, sans avoir compris le sens

profond de ces mots et fait les expériences qu'ils supposent? La conversion ne s'opérera pas tant que les principes qui la produisent n'existeront qu'en apparence. Que faut-il pour en avoir les effets? Que l'apparence mensongère se change en réalité.

Quant aux chrétiens incomplétement convertis, ils ont incomplétement admis les vérités sans lesquelles la régénération est impossible. Ils sont sur la bonne voie, mais il leur reste à faire la démarche décisive. Qu'ils aient un sentiment plus profond du péché, et parvenant à une notion plus vraie de la grâce, leur foi sera plus complète et plus puissante. C'est alors que l'œuvre commencée s'achèvera.

Quelle que soit la situation morale d'un individu, la conversion nécessaire pour tous, a toujours lieu par l'acceptation et l'expérimentation sérieuse de ces trois principes qui constituent le christianisme tout entier : la déchéance de la nature humaine; — la sainteté de Dieu; — la miséricorde du Seigneur manifestée en Jésus-Christ... — On peut arriver à cette triple connaissance par des chemins divers, mais aucun homme ne peut être pleinement converti que par elle.

V.

OBJECTIONS.

Avant d'aborder la partie historique de notre travail, nous nous sommes arrêté ici pour examiner si notre démonstration est inattaquable. Est-il vrai que l'expérimentation de notre état de péché, la conviction non moins réelle de la sainteté de Dieu, et enfin, le sentiment de la miséricorde divine, telle que l'Évangile la manifeste en faveur de ceux qui croient, soient les élé-

ments constitutifs de toute vraie conversion, ou du moins placent l'homme dans un état tel que l'inconversion pourra lui être reprochée comme résultant de sa mauvaise volonté?

Trois sortes d'objections se sont présentées à nous comme pouvant être dirigées contre les principes que nous avons énoncés.

La première, suite d'une étude incomplète de la sainteté de Dieu, la considère comme conciliable avec la situation de l'homme sans conversion proprement dite. Elle conduit à cette pensée que Dieu, quoique saint, a pitié de la misère de l'homme et qu'il tend à l'en délivrer par les effets douloureux de cette misère elle-même.

La deuxième nie la corruption de la nature humaine, du moins au degré que lui assignent les déclarations scripturaires; elle ne voit dans le péché que les bornes de notre nature. L'homme peut le surmonter par ses propres efforts, tout en s'aidant des ressources que lui offre l'Évangile.

La troisième nie en plein la possibilité, et par suite, la théorie de la conversion. Elle nie la théorie, en rappelant que bien des hommes, évidemment chrétiens, ont été conduits sans elle, au sentiment de l'amour de Dieu, à la perception intuitive de sa miséricordre. On affirme à ce point de vue que la conversion n'est pas une conversion, mais une réaction de l'âme humaine elle-même, à la suite de certaines expériences morales sur les effets du péché. Ainsi, dit-on, on explique pourquoi certains hommes seulement éprouvent les phénomènes extérieurs de la prétendue conversion. Ce sont ceux qui ont assez d'énergie, assez d'amour pour Dieu

et pour le bien, pour triompher de leurs inclinations charnelles et terrestres.

Il nous suffira de bien préciser chacune de ces objections, pour leur ôter ce qu'elles ont d'inconciliable avec les principes de cette thèse.

Première objection. — « Dieu n'est pas seulement un juge pour l'homme; il est aussi un père. Sa sainteté n'est pas inconciliable avec ce titre que tous les peuples lui donnent et qu'il prend lui-même dans l'Écriture. Or, comme père, il éprouve moins d'indignation que de compassion. Cette compassion lui inspire une patience infinie qui laisse subsister le coupable au lieu de le détruire, mais tout en le réformant par les tristes conséquences du péché. Dieu est un père qui voit des défauts plus ou moins graves en son enfant, mais qui, plein d'indulgence et d'amour, ne veut pas se hâter de lui interdire sa demeure; il a assez de support pour attendre que sa voix salutaire ait été entendue; et, comme il faut toute la jeunesse d'un homme pour le développer et le rendre fort, il faut aussi souvent toute la vie terrestre, qui est la jeunesse de l'âme immortelle, pour le conduire au bien. »

Nous n'avons rien à désavouer dans ce qui vient d'être dit de la bonté, de la patience et de la miséricorde de Dieu pour le pécheur. Au contraire, nous pourrions y ajouter encore et nous resterions au-dessous de la réalité, car la bonté de Dieu est infinie. Mais sa sainteté l'est aussi. Il y a incompatibilité entre Dieu et le mal. Dieu peut avoir pitié de celui qui ment, mais a-t-il pitié du mensonge? Dieu peut attendre que l'avare se repente, mais il ne saurait pactiser avec l'avarice. Dieu a compassion du fils ingrat, mais peut-il

tolérer l'ingratitude? Là se trouve la question à résoudre. Or, l'incompatibilité entre Dieu et le péché tombe forcément sur l'homme qui persévère dans le péché, malgré la patience infinie de son Père céleste.

On a imaginé un Dieu qui n'est qu'*amour*. Mais est-il permis d'ajouter ou de retrancher à Dieu tel attribut, selon nos caprices, et de le faire ainsi que nous voudrions qu'il fût, et non tel qu'il se donne lui-même à connaître? Il ne nous est pas permis d'ôter à Dieu une certaine quantité de sainteté pour l'ajouter à son amour que nous augmenterions d'autant. Un amour qui empiéterait sur la sainteté serait sans doute fort bien venu auprès de l'homme naturel qui s'en accommoderait à merveille; mais Dieu n'est pas ainsi. Je l'avoue, en présence du Dieu véritable, la vertu humaine n'est pas à l'aise. Un amour qui n'y regarde pas de trop près est assez mince et assez complaisant pour admettre à ses côtés l'humaine vertu; mais un amour duquel Sirach disait (Eccl. XVI, 13) qu'il est aussi grand que la justice, ne laisse aucune place à cette vertu. Dieu est amour, mais il est aussi lumière; son œil ne peut contempler les hommes avec amour, qu'il ne les contemple en même temps à sa lumière. C'est pourquoi la colère repose sur toute désobéissance et sur toute impiété. Et qui serait assez insensé pour soutenir qu'il voit du même œil le pécheur repentant et le pécheur impénitent? Est-ce l'homme irréconcilié qui se donne à lui-même ses frayeurs de conscience, sa peur de Dieu, son inquiétude et ses tourments? Non, sans doute : il voudrait bien s'en débarrasser, mais cela lui est impostible. Ce sentiment de la sainteté parfaite de Dieu est inhérent à la nature même de l'homme, et il a été placé

par Dieu lui-même dans notre conscience. Oui, Dieu est saint; il ne peut voir le mal sans le punir. Cette certitude pour l'homme est désespérante. Elle ne saurait lui laisser un instant de repos jusqu'à ce qu'il ait appris que, dans l'œuvre de notre rédemption, la justice et l'amour de Dieu se sont entrebaisés (Ps. LXXXV, 10), et qu'un témoignage intérieur ne l'ait convaincu que Jésus-Christ l'a pleinement réconcilié avec le Dieu trois fois saint. C'est là l'idée fondamentale de notre thèse.

Quant à l'action douloureuse du péché, nous croyons que, seule, elle est impuissante à opérer notre relèvement. En effet, l'expérience démontre : 1° qu'une multitude de pécheurs finissent par s'endurcir au contact du mal; ils se complaisent dans le péché, ou en gémissent sans avoir l'énergie de le vaincre; 2° que le sentiment du péché sans une vraie notion de la sainteté de Dieu est sans efficace salutaire; nous pourrions même affirmer que, dans de semblables circonstances, il ne saurait être sérieux et profond. D'ailleurs, quel peut être le résultat de cette action douloureuse? L'ennui, le dégoût, le désir de rompre avec ce qui apporte la souffrance. Elle est nécessaire à la conversion, mais elle ne suffit pas; il faut y joindre l'action vivifiante de l'Évangile.

Deuxième objection. — L'objection qui nie la déchéance de la nature humaine passe à côté de notre thèse, qui suppose cette déchéance admise. C'est là, en effet, un principe étroitement lié à l'idée même de *conversion;* le terme implique l'assertion positive d'un état mauvais et répréhensible.

Nous n'aborderons pas la question de savoir si, comme l'ont pensé quelques théologiens, la corruption

de la nature humaine est totale et absolue, et ce qu'il faut entendre par là; car, quelque corrompu que l'homme soit supposé, — puisque l'Évangile s'adresse à lui comme à un être intelligent et libre, — il faut bien au moins lui laisser la faculté de sentir son état de misère, d'éprouver le besoin de la délivrance, et d'accepter finalement le moyen de salut qui lui est offert. Il nous suffit de reconnaître que l'état de péché dans lequel se trouve l'homme est assez grave pour rendre le relèvement impossible sans l'intervention toute spéciale de Dieu.

Ainsi comprise, nous ne pensons pas que la corruption puisse être niée; car il faudrait avoir bien peu ou bien mal observé les hommes, bien peu ou bien mal sondé son propre cœur. Comment a-t-on vu les riches durs et avares, les pauvres dépravés ou abrutis, les enfants ingrats, les jeunes gens sans principes moraux, les vieillards égoïstes; comment a-t-on lu l'histoire de tous les temps et en particulier celle de notre époque, vouée aux inclinations matérielles et au culte du veau d'or, sans arriver à cette conclusion que l'homme est mauvais? Quant à voir là ce qu'on appelle les bornes de notre nature, nous avouons ne pas bien comprendre ce que cela signifie, ni comment cette explication infirme notre état de déchéance et de culpabilité. On pourrait attribuer le mal aux bornes de notre nature, si l'homme, désireux de faire le bien, le faisait dans la limite de ses forces. Mais il *aime le mal;* il pourrait le fuir souvent et il le recherche: «Ce qui m'humilie quand je succombe, disait Rousseau, c'est de sentir que j'aurais pu résister.» — Qu'on ouvre l'Épître aux Romains (ch. I), et qu'on se demande, en comptant

tous les vices qui y sont énumérés, s'ils procèdent des bornes ou de la perversité de la nature humaine.

Enfin, c'est une question de conscience. Nous ne pensons pas qu'un homme puisse sérieusement se dire : J'ai fait le mal, mais les bornes de ma nature m'y ont contraint; je ne suis pas coupable.

La corruption, au moins telle que nous l'avons déterminée, étant admise, il est évident que la conscience de cet état moral est la première condition de la régénération. Le sentiment de notre misère, de notre faiblesse, de notre impuissance, ne peut que nous pousser aux pieds de la miséricorde divine; nous nous attacherons avec une reconnaissance d'autant plus vive à Celui qui, au nom de Dieu, nous apporte le salut et la délivrance, que nous aurons plus profondément senti notre esclavage.

Troisième objection. — Enfin, une troisième objection tend à renverser notre thèse en affirmant que bien des hommes ont été amenés au résultat de la conversion par un seul des trois principes que nous avons présentés comme nécessaires et comme exerçant chacun, dans tous les cas possibles, une part d'influence dans l'œuvre de la régénération. Cette objection bien comprise confirma notre thèse au lieu de l'infirmer.

Les trois vérités que nous avons admises comme conduisant à la conversion, peuvent être comparées à trois anneaux formant une chaîne destinée à unir l'homme à Dieu. Dans la plupart des cas, l'un des anneaux se présente le premier à l'homme; c'est celui qui le touche de plus près, ou plutôt qui est en lui-même : son état moral, sa déchéance, sa corruption. Celui-là le porte à redouter la justice et la sainteté du Seigneur

jusqu'à ce qu'il ait recours au moyen évangélique qui concilie les droits de cette sainteté avec la miséricorde divine. Mais il peut arriver aussi, bien que ce soit une exception, que quelques hommes élevés au sein du christianisme, ayant, depuis leur enfance, connu l'œuvre du Christ, sans être suffisamment touchés, ayant pu, sous une direction chrétienne, éviter ces chutes profondes qui mettent à nu la corruption, ayant pu même mêler à leur vie quelques-uns de ces actes qu'Augustin appelait *splendida peccata*, ne soient allés d'abord à l'Évangile, qu'attirés par sa beauté morale, par les perfections du Sauveur, par les richesses d'amour de Dieu, par une multitude d'autres causes étrangères à la notion de corruption et de déchéance. Eh bien! ils ont été attirés; mais être attiré, ce n'est pas encore être converti. Or, c'est en vain que pendant toute leur vie, rappelant les circonstances de leurs premières émotions, ils disent avoir été convertis par la vue de la bonté de Dieu : il n'en est rien.

Attirés par la bonté de Dieu, ont-ils voulu ensuite l'aimer et le servir? Ils ont senti qu'ils ne le pouvaient pas; leur corruption leur a été révélée; et ça été seulement quand, du sein de leur misère morale, ils ont pu s'écrier : « Oh Dieu! aie pitié de moi! » qu'ils ont pu comprendre à quel prix ils avaient été sauvés. Alors, mais seulement alors, leur conversion a été opérée.

Nous sommes de nouveau en plein dans la théorie de notre thèse; cette objection nous y ramène forcément.

Nous ne pouvons pas considérer ces objections comme assez puissantes pour renverser les principes que nous avons émis. Nous sommes de plus en plus

convaincu que la conversion, sans laquelle il n'y a pas de salut pour l'homme, s'accomplit toujours et seulement par l'acceptation sentie et sincère des vérités fondamentales que nous avons exposées.

« La conversion véritable, dit Pascal, consiste à s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a rien mérité que sa disgrâce. Elle consiste à reconnaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous, et que sans médiateur, il ne peut y avoir de commerce. » (Pensées : XIV, 6.)

« Telle est la doctrine de l'Évangile, dit Vinet, que lorsqu'elle tombe dans un esprit agité par les remords et par les terreurs du jugement à venir, elle y produit une joie et une reconnaissance dont l'inévitable effet est de la pousser dans une direction opposée à celle qu'il suivait jusqu'alors.... »

« Comment croire à la sanglante médiation du Christ, dit le même auteur, sans être éclairé sur tout l'odieux du péché, sans lui vouer une entière haine? Il faudrait que toutes les fibres du cœur humain fussent brisées, pour que la conviction d'un si grand bienfait n'excitât point notre amour! Et ce serait un étrange amour que celui qui ne produirait pas l'obéissance!... La parfaite obéissance est un fruit de l'amour, et l'amour est un fruit de la grâce. » (Disc. sur *la grâce et la loi.*)

SECONDE PARTIE.

INTRODUCTION.

Une théorie, quelque solide qu'elle puisse sembler au premier abord, n'est vraie qu'en apparence si elle ne se réalise pas dans la pratique. Aussi désirons-nous en appeler aux faits et confirmer notre thèse par des exemples empruntés à l'histoire.

Ces exemples, il serait facile de les multiplier à l'infini, car les principes que nous avons établis ont exercé de tout temps, sur les peuples comme sur les individus, une influence véritablement régénératrice. Après avoir servi de base à l'établissement et aux progrès du royaume de Dieu sur la terre, ces mêmes principes ont présidé à ce qui s'est fait de plus grand dans le monde pour la cause de Jésus-Christ, et, aux époques de défaillance, ce sont eux qui ont ramené la vie dans l'Église dégénérée. L'œuvre de saint Paul, la réformation du seizième siècle, les réveils religieux des temps modernes, pour ne citer que des traits généraux, ont eu lieu sous leur action puissante, et nous les rencontrons chez les plus éminents serviteurs de Dieu des diverses branches de la grande famille chrétienne.

Les limites de ce travail ne nous permettent pas d'embrasser dans toute son étendue le vaste horizon qui s'offre ici à nos regards. Aussi bien, ce serait un soin superflu ; il nous suffira d'indiquer les plus éclatants témoignages. Entre toutes les conversions, celles de saint Paul, d'Augustin, de Luther, brillent d'un éclat

particulier et peuvent nous servir de types. Notre but, dans les pages suivantes, est de rechercher, en nous plaçant à un point de vue purement psychologique, par quelle série d'expériences intérieures ces hommes remarquables sont parvenus à la conversion.

I.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

L'histoire évangélique n'a pas de témoignage qui surpasse la transformation de Saul de Tarse, en Paul apôtre de Jésus-Christ. Nulle part, la puissance régénératrice des principes dont nous avons parlé, n'apparaît avec un semblable éclat. L'événement extraordinaire accompli sur le chemin de Damas, vaut mieux à lui seul que la plus complète des théories.

Saul, qui reçut le nom de Paul peu de temps après sa conversion, naquit à Tarse, en Cilicie, province de l'Asie-Mineure (Actes XXI, 30; XXII, 3). Ses parents, hébreux de la tribu de Benjamen et pharisiens de religion, jouissaient des droits accordés aux citoyens romains (Actes XXII, 28). Tarse occupait un rang distingué dans la science et dans les arts, et Saul, qui fréquenta d'abord les écoles grecques de sa patrie, put y acquérir une certaine connaissance de la littérature et de la philosophie païennes. Cependant, destiné par son père au service de la religion, il fut envoyé, jeune encore, à Jérusalem et eut pour maître le célèbre Gamaliel. Sous la direction de ce dernier, il étudia les traditions juives et les livres sacrés et put se former à l'interprétation savante et approfondie de la loi mosaïque.

Fils de Pharisien et instruit à une telle école, Saul devint pharisien rigide. « Il faisait plus de progrès dans

le judaïsme que plusieurs de son âge et de sa nation, étant le plus ardent zélateur des traditions de ses pères » (Gal. I, 13). Convaincu de la supériorité des doctrines pharisaïques, le futur héros de la foi parmi les Gentils cherchait uniquement le salut dans la pratique extérieure des œuvres de la loi. « Exact entre les exacts, » scrupuleux à observer toutes les ordonnances de Moïse, il s'appuyait avec sécurité sur sa propre justice; et telle était la droiture de ses sentiments et de ses actes, qu'il put en appeler plus tard au témoignage de tous « pour la vie qu'il avait menée dans sa jeunesse » (Actes XXVI, 4); il déclare lui-même, après sa conversion, que « quant à la justice de la loi, il était sans reproche » (Philip. III, 6).

Toutefois, fortifié dans ses préjugés de naissance et dans ses principes par un caractère ardent et passionné, il poussa le zèle jusqu'au fanatisme et fut entraîné dans cette voie plus loin qu'aucun autre peut-être. Le christianisme, qui heurtait ses plus profondes convictions, le trouva préparé à une résistance désespérée. Il crut être fidèle au Dieu de ses pères en persécutant les disciples de Jésus-Christ et fit son coup d'essai en appuyant de sa présence et de son crédit, le meurtre d'Étienne, le premier martyr de l'Église naissante (Actes VII, 58; XXII, 20; XXVI, 10).

La vue de ce sang augmenta sa fureur. Transporté de rage, il se mit à poursuivre jusqu'à la mort tous ceux qui invoquaient le nom du Sauveur, entrant dans les maisons, en arrachant de vive force hommes et femmes, les jetant en prison, pénétrant dans les synagogues, faisant battre des verges tous les partisans de la nouvelle doctrine, et les contraignant à blasphémer en les tortu-

turant... (Actes VII, 3; XXII, 4, 19; XXVI, 9, 11; 1 Cor. XV, 9; Gal. I, 13; Philip. III, 6; 1 Tim. I, 13). Enfin, après avoir achevé son œuvre à Jérusalem et dans la Judée, il sollicita la faveur d'aller la continuer dans les villes étrangères. Muni à cet effet de lettres et de commissions officielles, il s'avançait vers Damas qu'il destinait à être le théâtre de nouveaux supplices....

Mais, en approchant de cette ville, il éprouva un changement si complet dans ses convictions et dans ses projets, qu'après trois jours de jeûne, de recueillement et de prières, le pharisien rigide et persécuteur était devenu l'un des membres les plus vivants de l'Église persécutée. Il se met aussitôt « à prêcher dans les synagogues que Christ était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'entendaient étaient hors d'eux-mêmes et disaient : n'était-ce pas celui-là qui poursuivait à Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom et qui est venu exprès afin de les emmener liés aux principaux sacrificateurs?... Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui étaient à Damas, démontrant que Jésus était le Christ » (Actes IX, 20-23).

Dès-lors, nous trouvons en lui le plus actif, le plus dévoué, le plus puissant défenseur de l'Évangile et il nous offre en même temps le modèle le plus accompli de la vie chrétienne. Jadis, la loi était son bouclier et sa forteresse; maintenant, la foi est devenue le principe de son existence. « Ce n'est plus lui qui vit, c'est Christ qui vit en lui » (Gal. XI, 20); et telle est sa fidélité à suivre son maître, qu'il peut se proposer lui-même comme exemple aux Églises (1 Cor. XI, 1). Dans le vaste champ de travail confié à son zèle et à sa charité, il opère sans cesse de nouveaux prodiges; à lui seul, ou

à peu près, il renouvelle en un quart de siècle la face de l'empire romain; l'œuvre des autres apôtres semble s'effacer devant la sienne; il a travaillé plus qu'eux tous. Nous le voyons poursuivre sa tâche, sans repos, au sein des épreuves les plus cruelles et des obstacles qui lui viennent de toutes parts, ne tenant pas sa vie pour précieuse, et heureux de travailler à l'œuvre de son Sauveur. Rempli d'un amour profond pour Dieu dont la grâce envers lui avait été si puissante, et pour Jésus-Christ qui l'avait racheté, il se consacra sans réserve au triomphe de l'Évangile et couronna enfin par le martyre l'existence la plus féconde et la plus sainte qui fût jamais après celle de Jésus.

Le parallèle entre ces deux périodes de la vie du grand apôtre nous donne la mesure de ce qu'est la conversion chrétienne et nous montre réalisée cette parole: « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature; les choses vieilles sont passées, tout a été renouvelé » (2 Cor. V. 17). Mais comment la transformation radicale dont il s'agit, s'est-elle accomplie? — Pour répondre à cette question, nous nous placerons tour à tour en présence du récit de la conversion de l'apôtre, et des détails qu'il nous donne lui-même sur ses expériences intérieures.

Étudions tout d'abord le fait en lui-même. Nous n'avons pas à nous occuper ici des circonstances miraculeuses qui le provoquèrent, ni des différentes explications qui ont été données à ce sujet. Il s'agit plutôt pour nous de pénétrer dans la conscience même de l'apôtre et d'analyser les sentiments qu'il éprouva dans ce moment solennel.

Cependant, une chose frappe tout d'abord dans la

conversion de Paul et imprime à cet événement un caractère tout particulier : c'est l'intervention extraordinaire et surnaturelle du Seigneur. Ce n'est pas Saul qui se convertit; l'œuvre est opérée comme en dépit de lui-même; il est terrassé par une volonté supérieure à la sienne; il est véritablement vaincu par la grâce. Il est impossible d'atténuer un fait qui résulte si clairement du récit et que l'apôtre proclame à chaque page. « Quand il a plu à Dieu qui m'avait choisi dès ma naissance et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les Gentils, je ne commençai pas d'abord par prendre conseil de la chair et du sang » (Gal. I, 15, 16). Ainsi s'exprime l'apôtre. D'après lui, la conversion est l'œuvre de Dieu : il en avait fait l'expérience. Qu'il dise après : « ce n'est ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu qui fait miséricorde » (Rom. IX, 16); qu'il s'écrie encore : « ceux qu'il a connus, il les a aussi prédestinés; ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés..... » Comment pourrait-il en être autrement après l'événement accompli sur le chemin de Damas? Saul n'avait-il pas senti l'action souveraine de Dieu? Avant de lui donner la première place dans son système, n'avait-elle pas eu tout d'abord la première place dans sa vie? — Oui, sans doute, la conversion est l'œuvre de Dieu. C'est là un fait qu'on ne peut contester en présence de la conversion de Paul; et il n'est aucun chrétien qui en remontant jusqu'à l'origine de sa transformation spirituelle, n'y découvre tout aussi visible l'influence de cette grâce divine et ne puisse dire aussi : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis.... »

De là pourtant au système de la prédestination absolue, tel qui a été formulé depuis, il y a, ce nous semble, bien loin. « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ! » dit le Seigneur; oui, mais *dur* (σκληρον) n'est pas *impossible* (ἀδυνατον); Paul « a obéi sans prendre conseil de la chair et du sang; » mais ne pouvait-il pas agir autrement? Ne pouvait-il pas résister à l'évidence, se soustraire aux ordres du ciel, demeurer pharisien, malgré les avertissements de Dieu qui ne voulait pas, qui ne pouvait pas vouloir le contraindre? Nous maintenons que dans cet exemple qui plus que tous les autres nous montre visible l'action souveraine de Dieu, il y a des traces non moins évidentes de la participation de l'homme.

Saul ne fut pas subitement converti par l'apparition du Seigneur. Cette apparition fut évidemment provoquée par des circonstances, par des dispositions intérieures que nous essaierons de déterminer; quant à la conversion elle-même, elle fut le résultat d'expériences personnelles, sans lesquelles aucun changement ne pouvait avoir lieu et sur lesquelles nous reviendrons.

Tout d'abord, il y avait chez Paul des prédispositions. Pour les trouver, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la supposition toute gratuite que Saul avait été déjà ébranlé par la vue des chrétiens, par leur patience, par leur constance, par leur foi et notamment par le martyre d'Étienne. Si Paul a subi là des impressions salutaires, elles se sont bien vite effacées, car le récit sacré nous le montre poursuivant son œuvre avec rage. Non, c'est ailleurs surtout qu'il faut chercher les prédispositions qui pouvaient favoriser l'obéissance de Saul à la voix d'en haut : c'est dans son pharisaïsme

même. En définitive, qu'était Saul? Un juif zélé et fanatique, mais sincère dans ses préjugés, pur dans ses intentions, droit dans ses actes et dans sa vie. Il cherchait la justice avec ardeur; il voulait plaire à Dieu; il aimait la vérité; de lui on peut dire aussi « qu'il était un véritable israélite, dans lequel il n'y avait pas de fraude. » Que fallait-il à cet homme d'une conscience irréprochable, pour le conduire au pied de la croix? Que le voile dont ses yeux étaient couverts, fût déchiré et que son « ignorance » fût dissipée. Une fois la révélation accomplie, Paul devait entrer et entra en effet dans les desseins de Dieu à son égard; aussi, dès qu'il fut convaincu, il n'hésita pas à s'écrier: « Seigneur, que faut-il que je fasse? » Il y a évidemment dans cette parole un cri de la conscience angoissée du pharisien désabusé, mais désirant plaire à Dieu, quoi qu'il puisse en coûter.

Dire la mesure des deux influences dont nous venons de parler, serait chose impossible. C'est là un problème qui dépasse les limites de l'intelligence humaine. Paul attribue sa conversion à Dieu, et il a raison. Mais à côté de l'œuvre de Dieu, il y a la participation de l'homme que Paul, pénétré du sentiment de sa misère, ne relève pas, et qu'aucun converti n'aura jamais le courage de mettre en relief, tant cette action s'efface devant celle du Tout-Puissant.

Toutefois, la question n'est pas là pour nous. Nous avons dit tout simplement que l'homme n'est jamais converti que par l'acceptation franche et sincère de ces trois vérités fondamentales: état de péché en l'homme; sainteté de Dieu inconciliable avec cette situation; enfin, miséricorde infinie du Seigneur, manifestée en

Jésus-Christ à l'égard de tous ceux qui croient. Or, ces principes n'éclatèrent jamais d'une manière plus visible que dans Saul de Tarse.

Il dut, comme les chrétiens les plus humbles et les plus vulgaires, expérimenter la corruption de son cœur, sentir sa condamnation devant la loi divine et accepter purement et simplement le salut par grâce, par un effet de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Ce qui opéra la régénération de l'apôtre, ce ne fut pas la seule vue du Sauveur sur le chemin de Damas (elle réveilla sa conscience et le convainquit de la divinité de l'Évangile); ce furent les expériences qui suivirent. Le changement intérieur devait être la conséquence d'un douloureux retour de l'âme sur elle-même. Paul, après bien des luttes, comprit qu'il n'avait d'autre ressource au monde que la miséricorde infinie du Seigneur; il abjura tout sentiment de propre justice, tomba à genoux comme « le premier des pécheurs », pour obtenir le pardon, et crut en Jésus-Christ Sauveur. Dès lors, il fut converti. Nul ne s'humilia plus que lui; nul ne montra plus que lui une foi profonde et ardente; aussi, sa conversion, considérée en elle-même et dans ses résultats, dépasse-t-elle toutes les autres conversions.

Que dut-il se passer dans le cœur de Paul, entre le moment où il entendit la première parole de Jésus, et celui où il s'écria tout tremblant : « Seigneur, que faut-il que je fasse? » Nul ne pourrait le dire exactement. Mais ce que nous savons, c'est que l'âme humaine, parfois si lente dans ses conceptions, parcourt souvent tout un monde de pensées avec la rapidité de l'éclair. Ce fut évidemment le cas de Paul. Non-seulement ses croyances les plus profondes furent subitement renver-

sées, mais sa vie tout entière fut condamnée et flétrie. Dans cette ruine complète de tous ses principes et de toutes ses espérances, il ne pouvait que s'humilier en présence de Dieu. Il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître qu'il ne pouvait désormais s'appuyer que sur la miséricorde divine et les expériences intérieures dont nous avons parlé dans le cours de notre thèse, sont déjà contenues en germe dans ce cri : « Que faut-il que je fasse? »

Elles y étaient en germe, mais cela ne suffisait pas. Pour que la régénération s'opère, il faut que Paul nourrisse son cœur de ses propres angoisses et laisse agir le sentiment du péché dans les profondeurs de sa conscience. Cette préparation douloureuse est nécessaire à la formation du nouvel homme; toute trace de propre justice doit disparaître pour que l'édifice du christianisme puisse être construit Saul restera trois jours entiers à Damas « sans voir et sans manger, ni boire », dans le recueillement et dans la méditation. C'est là que s'achèvera l'œuvre commencée.

L'historien sacré est ici très-laconique; mais comment se représenter Paul, si ce n'est abattu, atterré, brisé par les remords, plongé dans un profond désespoir? Son passé se dressait évidemment devant lui comme un accusateur terrible, auquel il pouvait bien répondre : « J'ai agi par ignorance étant dans l'incrédulité »; mais cette réponse qui ouvrait une voie à la grâce, ne laissait aucune ressource à la propre justice. Le souvenir d'égarements si funestes, Étienne mis à mort, tant d'autres disciples persécutés pour la cause de la vérité, le Seigneur lui-même atteint par les coups dirigés contre ses enfants, que de sujets d'humiliation

et de crainte! Où Saul trouvera-t-il la paix qu'il a perdue? Par quel moyen apaisera-t-il sa conscience angoissée?

Dans ces circonstances, de quels secours pouvaient lui être ses anciens principes? Il est certain qu'il les vit s'abîmer dans une ruine complète. Jadis la loi était pour lui un bouclier et une forteresse; il s'imaginait arriver par elle à la justice et à la félicité; mais voici qu'elle s'unit maintenant, pour le condamner, à sa propre conscience. Il ne trouve en elle que de nouveaux motifs de terreur; il en pénètre l'esprit; il voit qu'en s'en tenant à une obéissance pharisaïque et en se payant de pratiques extérieures, il n'en a pas compris les obligations. Avec la conscience de son péché, la sainteté de Dieu lui apparaît dans tout son éclat; il acquiert de plus en plus le sentiment de sa propre culpabilité et de son impuissance; il dut faire alors les expériences qu'il décrit si éloquemment dans le chapitre septième de l'Épître aux Romains, et dont le dernier mot est celui-ci : « Je suis charnel, vendu au péché.... Misérable que je suis, qui me délivrera? » Et il tombe à genoux; il invoque celui qu'il avait si gravement offensé et dont il ne saurait désormais satisfaire la justice; sa prière peut se résumer dans une seule parole : « Grâce! » — Ce fut là le signal de la délivrance. Ce fut alors qu'Ananias fut envoyé vers le pécheur repentant: « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu marchais, m'a envoyé vers toi, afin que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. »

Saul, humilié, accepta cette double grâce avec une profonde reconnaissance : Celui qui l'a frappé, l'a privé

de la vue, lui a révélé ses misères, est aussi celui qui le délivre et lui procure le pardon et la paix. Saul apprit dès lors à s'appuyer uniquement sur l'amour de Dieu en Jésus-Christ; il sentit qu'en présence de la miséricorde divine, il ne pouvait plus être question de mérite personnel, et il s'attacha au Sauveur avec d'autant plus de force, qu'il avait expérimenté qu'en dehors de l'Évangile, il ne pourrait désormais trouver aucun moyen de salut. De là cette foi profonde et ardente qui fut le principe et le couronnement de sa vie nouvelle.

La conversion de Paul n'est pas seulement hors ligne par l'intervention miraculeuse du Christ, mais encore par la rapidité de son accomplissement. Quelques minutes suffisent pour que le persécuteur plein de haine en vînt à dire au Seigneur : «Que faut-il que je fasse?» et en trois jours l'ennemi de l'Évangile pouvait confondre les juifs. Cependant, pour avoir été rapides, ses expériences n'en sont pas moins faciles à constater; nous les avons déjà esquissées en étudiant le récit du livre des Actes, mais l'apôtre nous les fait connaître non moins clairement dans les passages où il parle de lui-même : «Après tous, dit-il, il m'est apparu comme à un avorton; car je suis le moindre des apôtres, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis; et la grâce qu'il m'a faite n'a point été vaine; mais j'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous, non pas moi pourtant, mais la grâce qui est en moi (1 Cor. XV, 8 et suiv.). J'étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent, mais j'ai obtenu miséricorde, parce que je l'ai fait par ignorance, étant dans l'incrédulité; et la grâce de notre Seigneur a surabondé

en moi avec la foi et la charité qui est en Jésus-Christ. J'ai obtenu miséricorde, afin que Jésus-Christ fît voir en moi le premier sa parfaite clémence pour servir de modèle à ceux qui croiront à lui pour avoir la vie éternelle (1 Tim. I, 12, et suiv.).» La grâce de Dieu apparaissant dans toute son étendue à Saul, accablé par le sentiment de sa propre misère et de son indignité, tel est le mobile puissant qui fit du pharisien superbe et orgueilleux, le plus humble mais le plus grand des apôtres. Ce que Saul cherchait dans la loi et dans sa justice personnelle, Paul le trouve dans la grâce et dans la justice de Dieu en Jésus-Christ; il se reconnaît pécheur, et dénué de tout mérite; son unique refuge se trouve désormais dans la miséricorde infinie du Seigneur. «Ce qui m'était un gain, je l'ai considéré comme une perte en comparaison de l'excellence de sa connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui je me suis privé de toutes ces choses, et je ne les regarde que comme des ordures, pourvu que je gagne Christ; et que je sois trouvé en lui ayant, non la justice qui me venait de la loi, mais celle qui vient de la foi en Christ, savoir la justice qui vient de Dieu par la foi» (Phil. III, 5, et suiv.).

La conversion de Paul est évidemment la réalisation des principes que nous avons exposés. La vie tout entière de l'apôtre fut un hommage et un recours continuels à cette grâce divine dont il avait tout reçu : là se trouve le secret de son christianisme si vivant et de son apostolat si fécond en résultats immenses.

II.

CONVERSION D'AUGUSTIN.

Augustin est la plus grande figure de l'ancienne Église d'Occident. Il exerça une influence considérable sur la théologie de son époque, et cette influence s'est continuée jusqu'à nos jours. Luther fut son disciple et remonta par lui à saint Paul; les écrivains de Port-Royal, Saint-Cyran, Pascal, l'ont aussi considéré comme leur maître. Doué d'un beau et vaste génie, il se mit sans réserve, après sa conversion, au service de l'Évangile, et entra avec d'autant plus d'ardeur dans le domaine de la foi, qu'il avait plus longtemps méconnu et cherché la vérité. Son histoire ressemble à celle de *l'enfant prodigue;* ce fut après des égarements multipliés et de profondes angoisses, qu'il accepta le salut comme un pur effet de la grâce de Dieu. Ses expériences intérieures, comme celles de saint Paul, sont l'application vivante des principes que nous avons cherché à établir.

Nous ne voulons ici ni raconter en détail la vie de cet homme éminent, ni juger son système. Augustin est l'une de ces intelligences, l'un de ces grands cœurs qui ont dû leur gloire la plus pure à la profondeur, à la réalité de leur conversion : notre but est de suivre dans son développement cette transformation remarquable et d'analyser les éléments qui ont concouru à la produire.

Les *Confessions* d'Augustin, qui nous permettent d'assister à toutes ses luttes, à toutes ses angoisses, à toutes ses expériences, peuvent être considérées comme l'un des plus longs et des plus douloureux dé-

chirements échappés d'un cœur d'homme ; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus remarquer chez l'auteur, ou son indignation contre lui-même, ou sa douleur et son amour devant le Dieu dont il avait enfin connu l'immense miséricorde. C'est l'amour, a-t-on dit, qui excita son repentir : plus il aime et plus il pleure, parce que ses péchés lui paraissent d'autant plus odieux qu'il sent plus vivement toute l'étendue de la grâce divine....

Écoutons-le, au reste, lui-même : «Il veut, dit-il, mettre devant la multitude des hommes la profondeur de l'abîme de corruption dans lequel ils sont plongés et le besoin qu'ils ont de pousser du fond de cet abîme des cris qui s'élèvent jusqu'à Dieu.... Par où puis-je reconnaître, ô mon Dieu, ajoute-t-il, la miséricorde que tu m'as faite de me mettre en état de rappeler la mémoire de ces désordres de ma jeunesse, sans craindre ce qu'ils auraient dû m'attirer. Que je t'aime donc sans mesure et que je ne laisse jamais de chanter tes louanges et de te rendre grâce de ce que tu m'as pardonné tant d'iniquités. Je reconnais que ta grâce est ce qui fait fondre et disparaître mon péché, comme le soleil fait fondre la glace» (Conf., II).

Augustin naquit à Tagaste, en Numidie, le 13 novembre 354. Son père n'embrassa que fort tard le christianisme ; mais Monique disputa son fils à l'erreur, au péché et au monde par les plus tendres efforts et les plus persévérantes prières.... Augustin se distingua de bonne heure par des facultés extraordinaires ; destiné au barreau, il alla commencer ses études à Madaure, mais il fut bientôt rappelé au sein de sa famille, dont les ressources commençaient à s'épuiser. Dès lors il s'abandonna aux folles dissipations de son

âge... Il les déplora plus tard avec amertume et les retraça dans ses *Confessions* avec une profonde humilité.

En 371, il se rendit à Carthage pour y continuer ses études. Né avec un caractère ardent et une grande imagination, Augustin chercha le bonheur de tous côtés, mais rien ne put combler le vide de son cœur. Il demanda en vain aux théâtres, aux cirques, l'enivrement et l'oubli; il s'attacha aussi aux études littéraires; les plaisirs comme les fleurs de l'éloquence ne purent satisfaire les besoins de son âme. «A quelles honteuses iniquités, dit-il plus tard, en se rappelant cette époque de sa vie, mon âme flétrie ne s'est-elle point livrée? Loin de toi, Seigneur, j'étais victime des plus coupables entraînements.» Cependant, enflammé par la lecture de l'*Hortense* de Cicéron, il voulut essayer de la philosophie. Ce livre lui «avait appris à aimer la sagesse.» Mais il ne s'arrêta pas longtemps à cette étude, qui, comme tout le reste, ne lui laissait que des désenchantements. Il eut aussi recours à la Bible; «mais (nous le laissons parler) mon orgueil dédaignait cette simplicité vulgaire, et mes yeux étaient trop faibles pour discerner ce qu'elle cachait de grandeur.» La vérité lui semblait s'être envolée de la terre. Il inclina dès lors vers le manichéisme, qui pourtant ne put répondre à ses besoins et le laissa au sein des doutes les plus pénibles. «O vérité, s'écrie-t-il, en rappelant ses premiers tourments, que de brûlants soupirs s'élançaient vers toi du fond de mon âme! Mais ces hommes (les manichéens) ne pouvaient pas éteindre la soif qui me dévorait.»

A vingt ans, Augustin retourna à Tagaste, où il créa une école de rhétorique. Pendant les neuf années qui

suivirent «il se roula, dit-il, dans les ténèbres de l'erreur : ses efforts pour en sortir ne firent que l'y plonger davantage.» Il appela vainement tout à son aide, même l'astrologie. Sa mère émue cherchait avec une tendre sollicitude les moyens de rappeler son fils à la foi. «Priez, lui dit un évêque, et votre fils en viendra bientôt à reconnaître son erreur. Monique persévérait avec de si vives instances, que l'évêque lui dit enfin : «Allez, et soyez sûre que l'enfant pour lequel on a tant prié et versé tant de larmes, ne périra pas!»

Une circonstance douloureuse vint alors frapper Augustin et s'ajouta aux inquiétudes qui troublaient déjà son âme : son plus intime ami lui fut enlevé. Les épreuves de cette nature, en répandant la tristesse et le découragement dans la vie, préparent la voie aux pensées sérieuses, et, par suite, à la conversion. Un événement semblable, frappant plus tard Luther, contribua puissamment à réveiller sa conscience. Il en fut de même d'Augustin : « Ce coup, dit-il, remplit mon âme d'une douleur ténébreuse. Partout où je portais mes regards, je ne voyais que la mort. Le séjour de ma patrie me devint un supplice. J'éprouvais un profond dégoût de la vie et je craignais de mourir! Mon âme déchirée et saignante souffrait impatiemment de rester en moi et je ne savais où déposer mon fardeau. Les jeux, les festins, les fêtes, les enivrements de la volupté, la lecture de la poésie, tout était impuissant à me distraire. Si j'essayais de jeter mon âme dans le sein de Dieu, pour y trouver quelque repos, c'était en vain, et je retombais de nouveau sur moi-même. »

Augustin, traînant après lui ses douloureuses inquiétudes, retourna à Carthage. « Je voulais parvenir à la

vérité, dit-il ; mais, utiles efforts!... la voix de mes erreurs m'entraînait hors de moi et le poids de mes iniquités m'attirait au fond de l'abîme. » — On attendait alors à Carthage un célèbre évêque manichéen, Fauste. Augustin brûlait de consulter cet homme. Toutefois, il ne trouva pas auprès de lui ce qu'il cherchait. Son ardeur pour les Manichéens se refroidit ; et s'il ne rompit pas tout à fait avec eux, c'est que, ne trouvant rien de meilleur encore, il résolut de se contenter provisoirement de leur société jusqu'au moment où il se présenterait quelque chose de plus digne de son choix. Il ne fit d'ailleurs jamais partie des *élus* de cette secte. Jusqu'au jour de sa conversion, il fut ballotté par des doutes continuels et ne put se fixer nulle part. L'Évangile seul était destiné à lui donner la paix et à lui offrir un champ de travail digne de sa haute intelligence et de son grand cœur. Mais il ne devait y croire qu'après de douloureuses expériences.

Peu de temps après, nous trouvons Augustin à Rome. Il était en proie aux mêmes combats. Il entretenait dans cette ville des relations avec les Manichéens : « J'étais encore imbu de cette opinion, dit-il, que ce n'est pas nous qui péchons, mais je ne sais quelle autre nature qui réside en nous. Mon orgueil était singulièrement flatté de cette idée que j'étais à l'abri du péché, et quand je commettais quelque mauvaise action, au lieu de m'en reconnaître coupable, pour obtenir de Dieu la guérison de mon âme, je me plaisais à rejeter la faute sur je ne sais quel être imaginaire qui était avec moi et qui était autre que moi ; mais, en réalité, je ne formais qu'un seul tout, et c'est mon impiété qui m'avait divisé d'avec moi-même. »

De Rome, Augustin se rendit à Milan. Ambroise, évêque de cette ville, le reçut avec bienveillance et jeta dans son âme des germes salutaires. Dès lors commença avec une grande énergie la lutte intérieure qui devait amener Augustin vaincu dans les bras de la miséricorde divine. Cette lutte fut longue et pleine d'angoisses. Il n'avait aucun repos. Il rappelle d'une manière dramatique et saisissante dans ses *Confessions* ces douloureuses expériences, et il comprit plus tard combien elles avaient contribué à sa conversion : « Gloire à toi, source de miséricorde, dit-il ; plus je devenais malheureux, plus je me rapprochais de toi ! Bientôt ta main secourable allait me retirer de la fange pour me purifier. »

Augustin, fatigué de tout, voulut dès lors et sincèrement se rattacher à l'Évangile. Mais de redoutables problèmes se posaient devant lui et il ne savait comment les résoudre. La question de l'origine du mal le préoccupait particulièrement et faisait naître en lui de cruelles angoisses. Déjà il était parvenu à une notion plus vraie de Dieu : « Je croyais du fond de mon âme que la nature de Dieu était incorruptible, inaltérable, éternellement immuable. Toutefois, bien que je fusse dans la ferme croyance qu'il ne peut y avoir ni corruption, ni changement, ni altération dans le Dieu véritable, je ne pouvais me former une idée exacte de la cause du mal. Je sentais bien pourtant que je devais la chercher de manière à ne point être, quand je l'aurais trouvée, dans la nécessité de conclure que le Dieu immuable est sujet au changement, afin de ne pas tomber moi-même dans le mal en cherchant à le connaître ; j'appliquai toute mon attention à vérifier ce que j'avais entendu dire, que le libre arbitre de notre volonté était la cause

du mal que nous faisions, et l'équitable justice de Dieu, celle du mal que nous souffrions; mais il m'était impossible de rien apercevoir de distinct à cet égard. J'employais des efforts inouïs à chercher quelle pouvait être l'origine du mal. Quels tourments que ceux de mon cœur dans l'enfantement de ces pensées! Pendant que je poursuivais en silence mes ardentes recherches, les angoisses secrètes de mon âme étaient comme autant de voix éclatantes qui s'élevaient jusqu'au trône de ta miséricorde! Tu savais ce que je souffrais, mon Dieu, et nul homme ne pouvait le savoir! »

Profondes furent les angoisses d'Augustin à cette époque solennelle et décisive! Mais après bien des tourments, le grand problème fut résolu par un cri de la conscience : « Je découvris, dit-il, que le péché n'est pas une substance, mais la perversité d'une volonté qui se détourne de toi, mon Dieu, rejetant le bien caché qu'elle recèle et se répandant au dehors par les mouvements d'un orgueil désordonné... Lorsque dans l'impatience de jouir de mon Dieu et entraîné par l'attrait de ses beautés infinies, j'essayais de m'élever jusqu'à lui, je retombai aussitôt en gémissant sous le poids de mes misères... »

Là se trouve le principe de la régénération d'Augustin. Ses expériences l'amenèrent à reconnaître qu'il ne pouvait s'élever jusqu'à Dieu; il se sentit fléchir sous le fardeau de ses iniquités; le péché lui apparut sous ses véritables couleurs; après avoir été agité pendant de longues années par des tourments auxquels il ne pouvait apporter aucun remède et devant lesquels son âme demeurait abîmée, un horizon nouveau s'ouvrit à ses regards lorsque, sentant profondément ses souillures et

son impuissance, il comprit qu'il n'avait d'autre refuge que la miséricorde divine.

Au milieu de ces luttes intérieures, il dévora avec avidité les saintes Écritures, particulièrement les épîtres de Paul, et il apprit à tressaillir à la fois d'allégresse et de crainte. Il trouva chez cet apôtre des expériences analogues à celles qu'il avait pu faire lui-même, et il emprunte les paroles mêmes de Paul pour exprimer les combats de son propre cœur: « Quoique l'homme se plaise en la loi de Dieu selon l'homme intérieur, que fera-t-il de cette autre loi qui subjugue son corps, et qui, se soulevant contre la loi de son esprit, le jette dans l'esclavage de la loi du péché qui est dans ses membres? Car tu es juste, Seigneur, et nous avons péché, commis l'iniquité, professé l'impiété. Que fera donc l'homme misérable? qui le délivrera de ce corps de mort, sinon ta grâce, par Jésus-Christ notre Seigneur? »

Tels furent les principes qui convertirent Augustin: *la sainteté de Dieu, la culpabilité de l'homme* et *la miséricorde infinie du Seigneur par Jésus-Christ.*

Nous pourrions, par des citations multipliées, montrer ces trois principes, vivants et profondément sentis, dans le cœur d'Augustin. Ce fut après des larmes de douleur qu'il apprit à les croire; ce fut avec des larmes de joie et de reconnaissance qu'il célébra sa délivrance et son salut. Il nous fait assister au développement graduel de ces éléments et à la lutte suprême qui accompagna l'œuvre de sa régénération. Cette lutte est bien connnue: c'est celle de la conscience contre les étreintes du péché, lutte désespérée, se terminant par un appel à la miséricode divine et par le repos et la paix au sein de la grâce et dans la foi.

Ce fut là qu'aboutirent les combats d'Augustin : « Après avoir, par une méditation profonde, tiré des dernières profondeurs de mon âme toutes mes misères et les avoir exposées à la vue de mon esprit, une violente tempête s'éleva au dedans de moi. Pour pouvoir répandre mes larmes, avec les cris et les sanglots qui devaient les accompagner, j'avais besoin de la solitude et je m'écartai. J'allai m'étendre sous un figuier; je donnai un libre cours à mes pleurs, et tu daignas, Seigneur, en agréer le sacrifice. M'adressant souvent à toi, je te disais : Oh ! Dieu, jusques à quand ? Jusques à quand durera ta colère? Ne te souviens-toi plus de mes iniquités passées; pourquoi à cette heure même ne mettrais-je pas fin à toutes mes turpitudes?» Pendant qu'il épanchait ainsi sa vive et amère douleur, il entendit dans le voisinage un refrain de chanson, a-t-on pensé, répété par un enfant : « *Tolle, lege !...* » Bouleversé, il ouvrit les épîtres de Paul et tomba sur Rom. XIII, 13-14... Ce fut pour lui une réponse du ciel, et il fut instantanément décidé à se consacrer au Seigneur.

Il importe de bien se rendre compte de l'état d'âme dans lequel se trouvait Augustin. Il connaissait sa corruption ; mais il ne connaissait peut-être pas aussi bien la grâce. De là des luttes sans fin et des larmes douloureuses. La révolution qui s'opéra en lui sous le figuier fut le triomphe de cette grâce qu'il contempla bientôt après dans toute sa plénitude. Dès lors s'ouvrit une ère toute nouvelle : « Son cœur se trouva tout à coup éclairé d'une lumière qui lui rendit la paix et dissipa les ténèbres où ses doutes l'avaient plongé. »

Telle est la doctrine de l'Évangile, que lorsqu'elle tombe dans un esprit agité par les remords et par les

terreurs du jugement à venir, elle y produit une joie et une reconnaissance dont l'inévitable effet est de la pousser dans une direction opposée à celle qu'il suivait jusqu'alors. Il a trouvé la paix; comment pourrait-il s'écarter de la source de la paix?... Aussi, à partir de ce jour, Augustin fut-il converti et devint-il l'un des plus vivants et des plus dévoués serviteurs de Christ. «Oh! mon Dieu, s'écrie-t-il, puissé-je me souvenir de tes miséricordes pour les publier et t'en rendre grâce! Je raconterai de quelle manière tu as opéré cette merveille, et tous ceux qui t'adorent diront en entendant ces récits: que le Seigneur soit béni dans le ciel et sur la terre, car son nom est admirable!»

Nous n'avons pas ici à suivre Augustin, dans les circonstances qui suivirent sa conversion. Il nous suffit d'avoir constaté que cette conversion fut le résultat des principes que nous avons établis.

III.

CONVERSION DE LUTHER.

Les principes qui transformèrent Saul de Tarse en Paul apôtre et qui firent d'Augustin l'une des gloires les plus pures de l'Église, se retrouvent chez Luther avec une égale puissance. Ce dernier, comme les deux grands serviteurs de Dieu dont il fut le disciple et auxquels il donna la main à travers des siècles d'erreurs et de ténèbres, puisa les germes de sa conversion dans le double sentiment de sa profonde misère et de la sainteté du Seigneur. Ce fut après de douloureux combats et des expériences pleines d'angoisses qu'il trouva enfin dans la grâce de Dieu en Jésus-Christ, la paix intérieure et les éléments d'une existence vraiment renou-

velée. Là réside le secret de son dévouement si fécond à la cause de l'Évangile et de ses triomphes dans l'accomplissement de sa mission.

Luther reçut au foyer domestique des exemples salutaires et des principes religieux; ses parents avaient une grande piété. Son père était un homme droit et intègre; sa mère possédait à un degré remarquable les vertus modestes qui parent les femmes vraiment pieuses. L'un et l'autre cherchèrent de bonne heure à inspirer à leur fils la crainte de Dieu et le sentiment du devoir; ces instructions de la maison paternelle portèrent leurs fruits; elles suivirent Luther dans le cours de ses études et imprimèrent à ses pensées une direction sérieuse. Sans aucun doute, l'influence de la pieuse Marguerite a eu sa part dans la conversion de celui qui devait à son tour opérer la réformation de l'Église.

Après avoir fréquenté l'école de Mansfeld, Luther fut successivement envoyé à celles de Magdebourg et d'Eisenach. Ce double séjour fut un temps d'épreuves pour le jeune Martin. Dénué de ressources, sans amis, sans protecteurs, il était obligé de mendier son pain de maison en maison; cependant, il fut recueilli dans la dernière de ces villes, par Ursule, épouse de Conrad Cotta; celle-ci eut pour Luther une tendresse maternelle. Cette circonstance providentielle marque dans la vie du réformateur comme l'une des plus décisives. Non-seulement ses études furent ainsi assurées, mais encore, il trouva auprès de sa bienfaitrice une pieuse direction et de sages conseils. Le nom d'Ursule Cotta peut être mis à côté de celui de Marguerite. L'une et l'autre ont puissamment contribué à faire naître dans l'âme de Luther ce profond sentiment religieux que rien ne put étouffer

dans la suite, ni les arguties de la scholastique, ni les superstitions du cloître.

Comment Luther fut-il conduit de ces aspirations plus ou moins vagues à une véritable conversion? Les faits vont nous l'apprendre, car les diverses phases de sa transformation se sont succédé d'une manière vraiment dramatique.

En 1501, nous le trouvons poursuivant ses études à l'Université d'Erfurt. Il se distingua dans cette ville par ses brillantes facultés, par sa grande intelligence, par son aptitude au travail. « Toute l'Université, dit Mélanchthon, admirait son génie. » Il parvint bientôt au grade de docteur. Mais nous n'avons pas à nous occuper de ses travaux et de ses succès; il s'agit ici uniquement de l'histoire de sa conversion. Or, nous pouvons constater un premier fruit de la pieuse influence que nous avons signalée. « Déjà, à cette époque, dit M. Merle d'Aubigné, le jeune homme de dix-huit ans ne s'appliquait pas seulement à cultiver son intelligence. Il avait cette pensée sérieuse, ce cœur porté en haut que Dieu donne à ceux dont il veut faire ses plus zélés serviteurs. Luther sentait qu'il dépendait de Dieu : simple et puissante conviction qui est à la fois le germe d'une profonde humilité et de grandes actions. Il invoquait avec ferveur la bénédiction divine sur ses travaux. Chaque matin, il commençait la journée par la prière, puis il se rendait à l'église; ensuite, il se mettait à l'étude. Bien prier, avait-il coutume de dire, est plus qu'à moitié étudier. »

Diverses circonstances vinrent imprimer à ces pensées déjà si sérieuses, une direction toute nouvelle. Ces circonstances sont bien connues.

Ce fut d'abord la découverte d'une Bible dans la bibliothèque de l'Université. Luther vivement intéressé parcourt avec avidité le livre divin. La première page sur laquelle se fixent ses regards, lui raconte l'histoire d'Anna et du jeune Samuel. Le trait de cet enfant consacré par sa mère au Seigneur et grandissant dans le temple, lui fit éprouver des émotions inconnues. Peut-être conçut-il alors le projet qu'il devait mettre bientôt après si soudainement à exécution. Toujours est-il que l'impression reçue fut profonde.

Peu de temps après, Luther tomba malade et fut vivement affecté à la pensée de la mort. Aussi, au milieu des études qui suivirent son rétablissement, ne cessa-t-il de considérer la piété comme la seule chose nécessaire. Toutefois, le sentiment de ses péchés lui inspirait des craintes sérieuses; il redoutait la justice de Dieu et ne savait comment la satisfaire; les angoisses morales qui furent plus tard si profondes commencèrent à germer dans son cœur. Deux événements tragiques, s'unissant au cri de sa conscience, le troublèrent plus vivement encore et donnèrent lieu à une détermination qui allait décider de sa vie.

La perte d'Alexis, d'abord, son ami le plus intime, subitement enlevé à son affection, fut un nouveau coup frappé à la porte de cette âme déjà ébranlée. Bientôt après, sur la route de Mansfeld à Erfurt, Luther fut surpris par un violent orage. La foudre éclate et tombe à ses côtés. « Enveloppé des angoisses de l'épouvante de la mort, » comme il le dit lui-même, il fait vœu s'il est sauvé d'abandonner le monde et de se consacrer à Dieu. La résolution prise fut aussitôt exécutée. Agité de plus en plus par le sentiment de ses péchés; tremblant à la

pensée du jugement et de l'éternité, Luther ne voit d'autre ressource pour acquérir le salut, que les austérités de la vie monastique; le docteur en philosophie renonce à la gloire que lui promettaient ses premiers succès et le 17 août 1505, il se rend au couvent des Augustins après avoir fait ses adieux à ses amis impuissants à le retenir.

Cette démarche s'explique. Elle était conforme à la tendance du siècle et à l'esprit du catholicisme romain. Luther était pénétré du sentiment de ses péchés; sa conscience était réveillée; il était sur le chemin de la conversion; mais il ignorait encore que le salut vient de Dieu et il cherchait à l'acquérir par des pratiques, par des observances, par des œuvres extérieures. Comme Saul pharisien, il comptait sur sa propre justice ou plutôt sur des moyens humains pour satisfaire les exigences du Seigneur. Mais dans le cloître d'Erfurt se préparèrent les éléments de cette transformation dont le principe et le couronnement devaient être l'acceptation sincère de cette vérité fondamentale de l'Évangile : « Le juste vivra par la foi. » Luther, en effet, ne la comprit et ne la proclama avec autant d'énergie qu'après être passé par le sentiment douloureux du péché et du néant des efforts humains pour s'y soustraire. C'est ainsi que Luther devint un héros de la foi et remua le monde. Puissantes et irrésistibles convictions précédées d'expériences déchirantes et de larmes amères, mais produisant une joie d'autant plus grande que la délivrance était plus inespérée! Semblable au marin perdu au milieu d'une mer en furie, et apercevant tout à coup, après des angoisses prolongées, un port hospitalier, le moine d'Erfurt devait célébrer avec d'inexprimables

transports ce refuge de la grâce divine où son âme agitée allait trouver la paix et le bonheur!

Mais rappelons succinctement ces expériences Luther eut à subir au couvent un rude apprentissage. On le traita durement: on lui imposa les travaux les plus vils; il dut remplir les fonctions de gardien, ouvrir et fermer les portes, balayer l'Église, etc., puis, chargé de son sac à pain, mendier à travers les rues de la ville. On ne lui laissait aucun repos; il ne lui était pas possible de consacrer un seul instant à l'étude. Toutefois il accepta toutes ces humiliations; il y trouvait même une secrète joie, parce qu'il y voyait tout autant de moyens de gagner le ciel. Doué d'une énergie indomptable et d'une inflexible persévérance, il n'essaya de se soustraire à aucun de ses pénibles travaux. C'était de toute son âme qu'il avait embrassé la vie monastique; aveuglé, mais sincère, il fut conséquent avec le principe qui l'avait dirigé. «Je puis me vanter, dit-il lui-même, d'avoir été un moine pieux; je me suis strictement acquitté de mes devoirs; et si jamais un moine avait pu entrer dans le ciel par ses œuvres monacales, certes, j'étais digne d'y être admis. Je puis invoquer hardiment le témoignage de tous mes compagnons de couvent.» Comme Saul, quant à la justice de la loi, il était sans reproche.

Cependant, sur l'intercession de l'Université, Luther fut bientôt dispensé des basses fonctions qu'on lui avait imposées, et il put se livrer à l'étude. Les œuvres des Pères de l'Église et surtout celles d'Augustin fixèrent son attention. La théologie de ce dernier le frappa tout particulièrement; il lut aussi la Bible; mais il ne comprenait pas encore l'œuvre de Christ et ne pouvait par-

venir à calmer sa conscience angoissée. Aussi revint-il avec une nouvelle ardeur à toutes les rigueurs de la vie ascétique : jeûnes, macérations, veilles, pénitences, rien ne lui coûtait. Renfermé dans sa cellule, il luttait contre les mauvais penchants de son cœur; mais ces luttes lui paraissaient inutiles; le but qu'il poursuivait semblait s'éloigner de lui au moment où il se croyait près de l'atteindre. Les craintes qu'il avait éprouvées jadis l'avaient suivi dans son couvent plus profondes et plus poignantes. Chaque jour, l'impuissance de ses efforts devenait plus manifeste, remplissait son âme de terreur et le plongeait dans un morne désespoir. « Je me trouvais devant Dieu un grand pécheur, et je ne pensais pas qu'il me fût possible de l'apaiser par mes mérites. » Le sentiment du péché qui pesait sur son âme et auquel il ne savait pas se soustraire lui causait d'horribles tortures. Aussi dit-il plus tard : « Je me suis tourmenté jusqu'à la mort, afin de procurer à mon cœur troublé, à ma conscience agitée, la paix avec Dieu; mais entouré d'affreuses ténèbres, je ne trouvais la paix nulle part. Lorsque je sentais quelque tentation m'assaillir : Je suis perdu, me disais-je. Aussitôt je recourais à mille moyens pour apaiser les cris de mon cœur. Je me confessais tous les jours; mais cela ne me servait à rien. Alors, accablé de tristesse, je me tourmentais par la multitude de mes pensées. Regarde, m'écriai-je, te voilà encore impatient, envieux, colère. Il ne te sert donc de rien, ô malheureux! d'être entré dans cet ordre sacré. » Et Luther épouvanté passait ses jours et ses nuits dans de douloureux combats.

Luther en était alors à une seconde période dans son acheminement vers la conversion. Dans une première,

il avait éprouvé le sentiment profond de ses péchés, mais il espérait en triompher par la vie monacale; maintenant les ressources sur lesquelles il comptait s'étaient abîmées, et au milieu de cette ruine de ses plus chères espérances, le pauvre moine se croyait à tout jamais perdu. Luther désabusé était prêt à recevoir la bonne nouvelle du salut par la foi. Dieu, pour lequel il était comme Saul « un vase d'élection », allait providentiellement le retirer de l'abîme, en lui faisant annoncer l'Évangile.

Jean Staupitz, provincial de l'ordre des Augustins, vint à cette époque visiter le couvent d'Erfurt. Il était arrivé à la conversion par le chemin sur lequel se trouvait Luther, et il devait lui montrer du doigt la voie de la grâce. Le pauvre moine fit connaître à son supérieur les horribles pensées qui l'agitaient, les douloureuses déceptions qu'il avait rencontrées, et Staupitz, fort de son expérience personnelle, ouvrit à ses yeux de consolantes perspectives. M. Merle d'Aubigné, dans son *Histoire de la Réformation*, nous fait assister à quelques-uns des entretiens de Staupitz avec Luther. « C'est en vain, disait ce dernier, que je fais à Dieu des promesses; le péché est toujours le plus fort. — O mon ami, lui répondait Staupitz, j'ai juré plus de mille fois à notre Dieu saint de vivre pieusement, et je ne l'ai jamais tenu. Maintenant je ne peux plus le jurer; si Dieu ne veut pas user de grâce envers moi, je ne pourrai, avec tous mes vœux, subsister devant lui; il faut que je périsse. Regarde aux plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il a répandu pour toi. C'est là que la grâce de Dieu t'apparaîtra. Au lieu de te martyriser pour tes fautes, jette-toi dans les bras du Rédempteur. » Mais Luther ne trouvait

pas en lui une repentance suffisante : « Comment croire à la faveur de Dieu tant qu'il n'y a point en moi de véritable conversion? il faut que je change, pour qu'il m'accepte. — Il n'y a de véritable repentance, répliquait Staupitz, que celle qui commence par l'amour de Dieu et de la justice. Ce que les autres s'imaginent être la fin et l'accomplissement de la repentance, n'en est au contraire que le commencement. Pour que tu sois rempli d'amour pour le bien, il faut d'abord que tu sois rempli d'amour pour Dieu. Si tu veux te convertir, ne recherche pas toutes ces macérations et tous ces martyres; aime celui qui t'a aimé le premier. » Au départ de Staupitz, Luther avait déjà entrevu la vérité. Une nouvelle circonstance allait assurer le triomphe de l'Évangile dans cette âme angoissée.

Luther tomba malade. Toutes ses angoisses se réveillèrent; il fut troublé, comme jadis, à la pensée de ses souillures et de la sainteté de Dieu. La bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, n'étant pas encore assez bien comprise, ne pouvait pas donner la paix à cette conscience altérée de justice; mais, au milieu des tourments qui l'assiégeaient, il reçut la visite d'un moine pieux : ce dernier, pour consoler le malade, eut recours au *Credo*; ces paroles : « je crois la rémission de péchés, » récitées et commentées avec simplicité, firent sur Luther une impression plus profonde encore que le discours de Staupitz; la grande doctrine de la grâce l'avait frappé au cœur. Il ne comprit pas tout d'abord les conséquences de ce principe; mais c'était là un germe fécond qui devait opérer à la fois la conversion du réformateur et le salut de l'Église.

Luther nous présente ici la troisième phase que

nous avons signalée dans l'accomplissement de la régénération. Après bien des fatigues, il allait arriver au port. En effet, ce fut peu de temps après, que, se trouvant à Wittemberg, où il avait été nommé professeur, ces mots de saint Paul : « Le juste vivra par la foi, » retentirent au fond de son cœur comme une parole créatrice... Le mystère de la vie chrétienne fut aussitôt dévoilé à ses yeux; et c'est avec raison qu'il s'écria plus tard : « En vérité, ces paroles furent pour moi la porte du paradis. » Que, si à diverses reprises, jusqu'à son retour de Rome, il fut assailli par de nouvelles craintes, ce passage de l'épître aux Romains retentissait au dedans de lui comme la voix d'un ange; mais, finalement ce principe triompha sans retour dans le cœur de Luther; dès lors, sa conversion fut opérée.

Ce sont bien là les expériences que nous avons constatées chez Paul et chez Augustin. Sans doute, la conversion ne s'accomplit pas toujours, il s'en faut de beaucoup, d'une manière aussi dramatique; il est rare de trouver dans une âme des angoisses aussi profondes, des luttes aussi prolongées, et nous ne prétendons pas en faire une condition indispensable de la régénération. Toutefois, il n'en demeure pas moins établi, qu'on n'arrive à Jésus-Christ, qu'après de douloureux retours sur soi-même et qu'on n'accepte pleinement le Sauveur qu'après avoir senti le néant de ses propres efforts. Nous pouvons dire aussi, sans crainte de nous tromper, que la foi est d'autant plus grande, que sa réalisation a été précédée d'un enfantement plus pénible...

Luther écrivait plus tard à Mélanchthon, troublé par les enthousiastes de Zwickau : « Demande leur s'ils ont

éprouvé ces tourments spirituels, ces créations de Dieu, ces morts et ces enfers qui accompagnent une régénération véritable. Et s'ils ne te parlent que de choses agréables, d'impressions tranquilles, de dévotion et de piété, comme ils disent, ne les crois pas, quand même ils prétendraient avoir été ravis jusqu'au troisième ciel. Pour que Christ parvînt à la gloire, il a dû passer par la mort; ainsi le fidèle doit passer par l'angoisse du péché avant de parvenir à la paix. »

L'histoire de la conversion de Luther est évidemment la réalisation des principes mêmes de notre thèse. Sa foi fut d'autant plus puissante, qu'il était passé par de plus grandes luttes intérieures. Aussi, ramenait-il sans cesse les âmes vers Jésus-Christ et établissait-il avec force que l'homme par lui seul ne peut être sauvé, et qu'il doit accepter par la foi, le salut que le sang de Christ a acquis. Ces principes qui étaient l'âme de sa vie spirituelle faisaient aussi la force de ses prédications. De retour à Wittemberg, après son voyage à Rome, Luther prêcha sur les dix commandements, et nous trouvons dans un discours sur ce texte: « Tu n'auras point d'autres Dieux, » les paroles suivantes :

« L'idolâtrie règne en tout homme, jusqu'à ce qu'il en soit guéri gratuitement, par la foi en Jésus-Christ. Et comment cette guérison s'accomplit-elle? Le voici : la foi en Christ vous ôte toute confiance en votre sagesse, en votre justice, en votre force; elle vous apprend que si Christ ne fût mort pour vous, elle ne vous eût sauvés, ni vous, ni aucune autre créature. Alors, vous apprenez à mépriser toutes ces choses qui vous demeureraient inutiles. Il ne vous reste plus que Jésus, que

Jésus seul, suffisant pleinement à votre âme. N'espérant plus rien de toutes les créatures, vous n'avez plus que Christ duquel vous espérez tout, et que vous aimez pardessus tout. »

Tel fut le principe de la nouvelle vie de Luther; il le proclama sans cesse avec énergie, et dans une importante circonstance, il faisait la déclaration suivante: « Moi, Martin Luther, prédicateur indigne de l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, je professe et je crois que la justification par la foi ne sera jamais renversée... C'est là le véritable et saint Évangile. Jésus-Christ nous a rachetés de nos péchés et lui seul l'a fait. Que le monde et les démons rugissent tant qu'il leur plaira, ce que dit l'Écriture est la vérité ferme et immuable. Si Christ efface seul nos péchés, nous ne saurions les effacer au moyen de nos œuvres. Et s'il est impossible de saisir Christ autrement que par la foi, nous ne saurions le saisir par des œuvres. S'il faut que nous saisissions Christ par la foi, pour que nous puissions faire des œuvres, il s'ensuit par une conséquence irrésistible que c'est la foi qui se l'approprie avant toute œuvre et sans égard à nos œuvres. Et c'est là qu'est notre justification et notre délivrance du péché. Après cela et non avant, les bonnes œuvres arrivent comme le fruit nécessaire de la foi, un fruit sans lequel la foi n'est pas la foi. C'est la doctrine que je prêche telle que le Saint-Esprit et l'Église des fidèles l'ont définie. J'y persisterai fermement. »

En s'élevant contre les antinomiens, Luther disait: « Ils prêchent avec une grande onction, la grâce de Dieu en Jésus-Christ, mais ils évitent avec autant de soin que Satan de parler aux gens de la sanctification, c'est-à-dire de la nouvelle vie en Christ. Eh quoi! seriez-vous chré-

tiens et en même temps adultères, fornicateurs, usuriers, ivrognes, orgueilleux, avares, envieux, vindicatifs et méchants ! Ils ne voient pas qu'en prêchant ainsi, ils annoncent Christ sans le Saint-Esprit, puisqu'ils permettent aux pécheurs de demeurer dans leurs coupables habitudes, et qu'ils ne laissent pas de les déclarer sauvés. » Luther insistait donc sur la morale de l'Évangile autant que sur la justification par la foi. A ses yeux, la foi qui justifie le méchant fut toujours cette foi qui unit l'âme à Christ, et par laquelle les choses vieilles étant passées, toutes choses sont faites nouvelles.

Il est inutile de prolonger des citations superflues et d'appuyer sur des faits si connus. Nous nous résumons : Luther fut converti, après de douloureuses expériences, par la grande doctrine du salut par grâce en Jésus-Christ ; et par cette doctrine il régénéra l'Église [1].

Les exemples que nous venons de citer confirment pleinement la théorie de notre thèse. Nous nous arrêtons avec le sentiment que les principes précédemment énoncés forment à la fois la base et le couronnement de toute vie vraiment chrétienne. La déchéance de la nature humaine, la sainteté de Dieu et la grâce manifestée par Jésus-Christ, son Fils et notre Sauveur, telles sont les grandes vérités qui résument tout l'Évangile. Nous les retrouvons puissantes et profondes chez tous les hommes qui ont contribué à l'extension et au progrès de la vérité ;

[1] Nous avons consulté, pour ce qui précède, l'*Hist. de la Réforme*, de M. Merle d'Aubigné.

ce qui s'est fait de plus grand pour la cause de Jésus-Christ s'est fait sous leur influence, depuis l'apostolat de saint Paul jusqu'à l'humble dévouement des missionnaires de nos jours. C'est dans l'acceptation franche et sincère de ces principes que se trouvent l'avenir de l'Église et le salut du monde.

Vû, le Présjdent de la soutenance.
Strasbourg, le 18 mai 1820.
RICHARD.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 22 mai 1860.
Le Recteur, DELCASSO.